



2

100

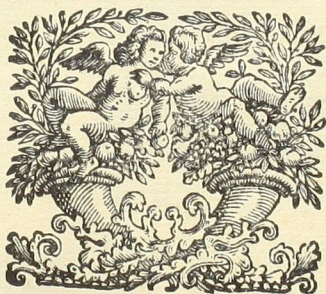


# FABLES CHOISIES.

MISES EN VERS  
PAR MONSIEUR  
DE LA FONTAINE,

*Et par luy reveües, corrigées &  
augmentées de nouveau.*

QUATRIÈME PARTIE.



*Suivant la Copie imprimé à Paris, & se vendent*  
A ANVERS,  
Chez la Veuve de BARTHELEMY FOP-  
PENS, au Marché aux Oeufs,  
aux trois Moines.

---

M. DC. LXXXIX.

FABRIE

CHOISIE

MISSAN VINS  
PAR MONSIEUR

DE LA FONTAINE

PAR LE ROYAL COLLEGE  
DE FRANCE

GUARANTIE

PAR  
LE  
ROYAL  
COLLEGE  
DE  
FRANCE

PAR LE ROYAL COLLEGE DE FRANCE

PAR LE ROYAL COLLEGE DE FRANCE

PAR LE ROYAL COLLEGE DE FRANCE

M D C C C X X X





## LIVRE TROISIEME.

## FABLE I.

*Le Depositaire Infidele.*

**G** Race aux Filles de memoire  
 J'ay chanté des animaux :  
 Peut-être d'autres Heros  
 M'auroient àquis moins de gloire.  
 Le Loup en langue des Dieux  
 Parle au Chien dans mes ouvrages.  
 Les Bêtes à qui mieux mieux  
 Y font divers personnages ;

i 2

Les

Les uns fous, les autres sages ;  
De telle sorte pourtant  
Que les fous vont l'emportant ;  
La mesure en est plus pleine.  
Je mets aussi sur la Scene  
Des Trompeurs, des Scelerats,  
Des Tyrans, & des Ingrats,  
Mainte imprudente pecore,  
Force Sots, force Flateurs,  
Je pourrois y joindre encore  
Des legions de menteurs.  
Tout homme ment, dit le Sage.  
S'il n'y mettoit seulement.  
Que les gens du bas étage,  
On pourroit aucunement  
Souffrir ce defaut aux hommes ;  
Mais que tous tant que nous sommes  
Nous mentionns, grand & petit,  
Si quelque autre l'avoit dit,  
Je soustiendrois le contraire.  
Et même qui mentiroit  
Comme Esope, & comme Homere,  
Un vray menteur ne seroit.  
Le doux charme de maint songe  
Par leur bel art inventé,  
Sous les habits du mensonge  
Nous offre la verité.  
L'un & l'autre à fait un livre  
Que je tiens digne de vivre  
Sans fin, & plus s'il se peut :  
Comme eux ne ment pas qui veut.  
Mais mentir comme sçut faire  
Un certain Dépositaire  
Payé par son propre mot,  
Est d'un méchant, & d'un sot.

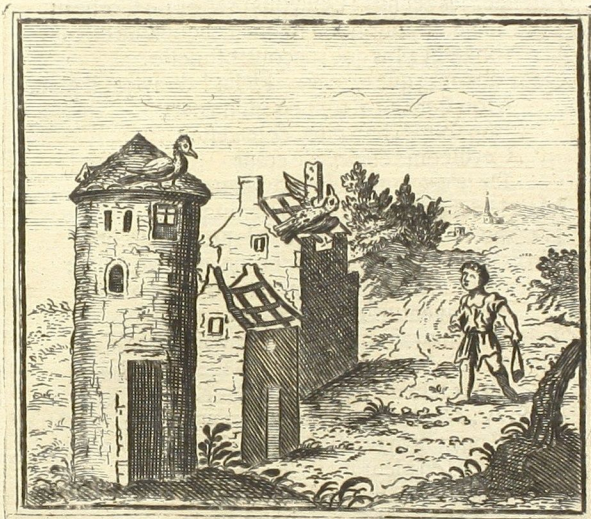
Voici

Voici le fait. Un trafiquant de Perse  
 Chez son voisin, s'en allant en commerce,  
 Mit en dépôt un cent de fer un jour.  
 Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.  
 V<sup>o</sup>tre fer ? il n'est plus : J'ay regret de vous dire,  
 Qu'un Rat l'a mangé tout entier.  
 J'en ay grondé mes gens : mais qu'y faire ? un Grenier  
 A tou<sup>j</sup>ours quelque trou. Le trafiquant admire  
 Un tel prodige. & feint de le croire pourtant.  
 Au bout de quelques jours il détourne l'enfant  
 Du perfide voisin ; puis à souper convie  
 Le pere qui s'excuse, & luy dit en pleurant ;  
 Dispensez moy, je vous supplie :  
 Tous plaisirs pour moy sont perdus.  
 J'aimois un fils plus que ma vie :  
 Je n'ay que luy ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ay plus  
 On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.  
 Le Marchand repartit : Hier au soir sur la brune  
 Un Chat-huant s'en vint v<sup>o</sup>tre fils enlever.  
 Vers un vieux bâtiment je le luy vis porter.  
 Le pere dit ; Comment voulez-vous que je croye  
 Qu'un Hibou pût jamais emporter cette proye ?  
 Mon fils en un besoin eût pris le Chat-huant,  
 Je ne vous diray point, reprit l'autre, comment,  
 Mais enfin je l'ay veu, veu de mes yeux vous dis-je,  
 Et ne vois rien qui vous oblige  
 D'en douter un moment après ce que je dis.  
 Faut-il que vous trouviez étrange  
 Que les Chat-huans d'un pays  
 Où le quintal de fer par un seul Rat se mange,  
 Enlevent un garçon pesant un demi cent ?  
 L'autre vit où tendoit cette feinte aventure.  
 Il rendit le fer au Marchand  
 Qui luy rendit sa geniture.  
 Même dispute avint entre deux voyageurs.

L'un deux étoit de ces conteurs  
 Qui n'ont jamais rien veu qu'avec un microscope.  
 Tout est Geant chez eux : Ecoutez-les, l'Europe  
 Comme l'Afrique aura des monstres à foison.  
 Celuy-cy se croyoit l'hyperbole permise.  
 J'ay veu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.  
 Et moy, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une Eglise.  
 Le premier se moquant, l'autre reprit : tout doux ;  
 On le fit pour cuire vos choux.  
 L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut ha-  
 bile.  
 Quand l'absurde est outré, l'on luy fait trop d'honneur  
 De vouloir par raison combattre son erreur ;  
 Encherir est plus court, sans s'échauffer la bile.







## II.

*Les deux Pigeons.*

**D**eux Pigeons s'aimoient d'amour tendre :  
 L'un d'eux s'ennuyant au logis  
 Fut assez fou pour entreprendre  
 Un voyage en lointain pais.  
 L'autre luy dit : Qu'allez vous faire :  
 Voulez-vous quitter v<sup>o</sup>tre frere ?  
 L'absence est le plus grand des maux ;  
 Non pas pour vous , cruel : Au moins que les travaux ,  
 Les dangers , les soins du voyage ,  
 Changent un peu v<sup>o</sup>tre courage.  
 Encor si la saison s'avançoit davantage !

Attendez les zephirs : Qui vous presse ? un Corbeau  
 Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.  
 Je ne songeray plus que rencontre funeste,  
 Que Faucons, que rezeaux. Helas ! diray-je, il pleut :  
 Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,  
 Bon soupé, bon gîte, & le reste ?  
 Ce discours ébranla le cœur  
 De nôtre imprudent voyageur :

Mais le desir de voir & l'humeur inquiete  
 L'emporterent enfin. Il dit : Ne pleurez point :  
 Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :  
 Je reviendrai dans peu conter de point en point  
 Mes aventures à mon frere.

Je le desennuiray : quiconque ne voit guere  
 N'a guere à dire aussi. Mon voyage depeint  
 Vous fera d'un plaisir extrême.

Je diray, j'étois-là ; telle chose m'avint,  
 Vous y croyrez être vous même.

A ces mots en pleurant ils se dirent adieu.  
 Le voyageur s'éloigne, & voilà qu'un nuage  
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.  
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage  
 Mal-traita le Pigeon en depit du feuillage.  
 L'air devenu forein il part tout morfondu,  
 Seche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluye,  
 Dans un champ à l'écart voit du bled répandu,  
 Voit un Pigeon auprès, cela luy donne envie :

Il y vole, il est pris ; ce bled couvroit d'un las  
 Les menteurs & traitres appas.

Le las étoit usé : si bien que de son aisle,  
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :  
 Quelque plume y perit : & le pis du destin  
 Fut qu'un certain Vautour à la serre cruelle  
 Vit nôtre malheureux qui trainant la fiscelle,  
 Et les morceaux du las qui l'avoit attrapé

Sem-

Sembloit un forçat échapé.

Le Vautour s'en alloit le lier , quand des nuës  
Fond à son tour un Aigle aux aïfles étenduës.

Le Pigeon profita du confit des voleurs ,  
S'envola , s'abatit auprès d'une mazure ,

Crut pour ce coup que fes malheurs

Finiroient par cette aventure :

Mais un fripon d'enfant , cet âge est fans pitié ,

Prit fa fronde , & du coup tua plus d'amoitié

La volatile malheureufe ,

Qui maudiffant fa curiosité ,

Trainant l'aïlle , & tirant le pié ,

Demi-morte , & demi-boiteufe ,

Droit au logis s'en retourna :

Que bien que mal elle arriva ,

Sans autre aventure facheufe.

Voilà nos gens rejoints , & je laiffe à juger

De combien de plaifirs ils payerent leurs peines.

Amans , heureux amans , voulez-vous voyager ?

Que ce foit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau ,

Toùjours divers , toùjours nouveau ;

Tenez-vous lieu de tout , contez pour rien le reste ;

J'ay quelquefois aimé , je n'aurois pas alors ,

Contre le Louvre & fes trefors ,

Contre le firmament & fa voute celefte ,

Changé les bois , changé les lieux ,

Honorez par le pas , éclairez par les yeux

De l'aimable & jeune bergere ,

Pour qui fous le fils de Cythere

Je servis engagé par mes premiers fermens.

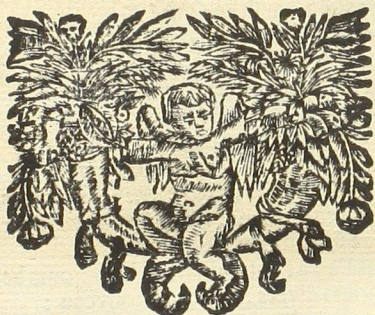
Helas ! quand reviendront de femblables momens ?

Faut-il que tant d'objets fi doux & fi charmans

Me laiffant vivre au gré de mon ame inquiete ?

126 FABLES CHOISIES.

Ah si mon cœur osoit encor renflamer !  
Ne sentiray-je plus de charme qui m'arrête ?  
Ai-je passé le tems d'aimer ?





## III.

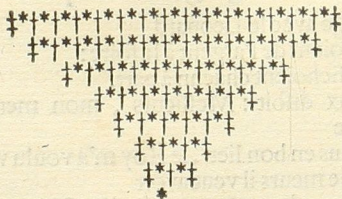
*Le Singe & le Leopard.*

**L**E Singe avec le Leopard  
 Gagnoient de l'argent à la foire :  
 Ils affichoient chacun à part.  
 L'un d'eux difoit : Messieurs , mon merite & ma  
 gloire  
 Sont connus en bon lieu , le Roy m'a voulu voir ;  
 Et si je meurs il veut avoir  
 Un manchon de ma peau ; tant elle est bigarrée ,  
 Pleine de taches , marquetée ,  
 Et vergetée , & mouchetée.  
 La bigarrure plait ; partant chacun le vit.

Mais

128 FABLES CHOISIES.

Mais ce fut bien-tôt fait , bien-tôt chacun fortit.  
 Le Singe de sa part disoit : Venez de grace ,  
 Venez Messieurs ; Je fais cent tours de passe passe.  
 Cette diversité dont on vous parle tant ,  
 Mon voisin Leopard l'a sur foy seulement ;  
 Moi je l'ai dans l'esprit : vôtre serviteur Gille,  
     Cousin & gendre de Bertrand ,  
     Singe du Pape en son vivant ,  
     Tout fraîchement en cette ville  
 Arrive en trois bateaux , exprés pour vous parler ;  
 Car il parle , on l'entend , il fait danser , baler ,  
     Faire des tours de toute sorte ,  
 Passer en des cerceaux ; & le tout pour six blancs :  
 Non Messieurs , pour un sou : si vous n'êtes contents  
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte.  
 Le Singe avoit raison ; ce n'est pas sur l'habit  
 Que la diversité me plait , s'ast dans l'esprit :  
 L'une fournit toujourns des choses agreables ;  
 L'autre en moins d'un moment lasse les regardans.  
 O que de grands Seigneurs au Leopard semblables ,  
 N'ont que l'habit pour tous talens !





## IV.

*Le Glan & la Citroüille.*

**D**ieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la  
preuve

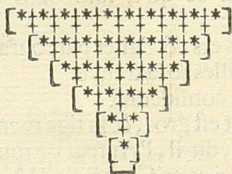
En tout cet Univers, & l'aller parcourant,  
Dans les Citroüilles je la treuve.

Un villageois considerant  
Combien ce fruit est gros, & sa tige menuë,  
A quoi songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela?  
Il a bien mal placé cette Citroüille-là?

Hé parbleu, je l'aurois penduë  
A l'un des chenes que voilà.  
C'eût été justement l'affaire;

Tei

Telfruit, tel arbre, pour bien faire.  
 C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré  
 Au conseil de celuy que préche ton Curé;  
 Tout en eût été mieux : car pourquoy par exemple  
 Le glan, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,  
 Ne pend-il pas en cet endroit ?  
 Dieu s'est mépris ; plus je contemple  
 Ces fruits ainsi placez, plus il semble à Garo  
 Que l'on a fait un qui proquo.  
 Cette reflexion embarrassant nôtre homme ;  
 On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.  
 Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son somme.  
 Un glan tombe ; le nez du dormeur en patit.  
 Il s'éveille ; & portant la main sur son visage,  
 Il trouve encor le Glan pris au poil du menton.  
 Son nez meurtri le force à changer de langage ;  
 Oh, oh, dit-il, je saigne ! & que feroit-ce donc  
 S'il fut tombé de l'arbre une masse plus lourde,  
 Et que ce Glan eût été gourde ?  
 Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;  
 J'en vois bien à present la cause.  
 En loüant Dieu de toute chose.  
 Garo retourne à la maison.







## V.

*L'Ecolier, le Pedant, & le maître d'un  
Fardin.*

**C**ertain enfant qui s'entoit son College,  
Doublement sot, & doublement fripon,  
Par le jeune âge, & par le privilege  
Qu'ont les Pedants de gâter la raison,  
Chez un voisin deroboit, ce dit-on,  
Et fleurs & fruits. Ce voisin en Automne  
Des plus beaux dons que nous offre Pomone  
Avoit la fleur, les autres le rebut.  
Chaque faison apportoit son tribut :  
Car au Printems il jouïssoit encore

Des

## 132 FABLES CHOISIES.

Des plus beaux dons que nous presente Flore.  
 Un jour dans son jardin il vit nôtre Ecolier,  
 Qui grim pant sans égard sur un arbre fruitier,  
 Gâtoit jus qu'aux boutons; douce & frêle esperance,  
 Avant-coueurs des biens que promet l'abondance.  
 Même il ébranchoit l'arbre, & fit tant à la fin

Que le possesseur du jardin

Envoya faire plainte au maître de la Classe.

Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfans.

Voilà le verger plein de gens

Pires que le premier. Le Pedant de sa grace

Accrut le mal en amenant

Cette jeunesse mal-instruite :

Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment

Qui pût servir d'exemple; & dont toute sa suite

Se souvint à jamais comme d'une leçon.

Là-dessus il cita Virgile & Ciceron,

Avec force traits de science.

Son discours dura tant que la maudite engeance

Eut le tems de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence

Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;

Et ne fais bête au monde pire

Que l'Ecolier, si ce n'est le Pedant.

Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,

Ne me plairoit aucunement.





*Hen. Cause*

## VI.

*Le Statuaire & la Statuë de Jupiter.*

UN bloc de marbre étoit si beau.  
Qu'un Statuaire en fit l'emplete.

Qu'en fera, dit-il, mon cizeau ?  
Sera-t'il Dieu, table, ou cuvete ?

Il fera Dieu : même je veux  
Qu'il ait en sa main un tonnerre.  
Tremblez humains ; Faites des vœux ;  
Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien  
Le caractère de l'Idole,  
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien

Tom. IV.

k

A

A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'onvrier  
Eut à peine achevé l'image,  
Qu'on le vit frémir le premier,  
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du Sculpteur  
Le Poète autrefois n'en dut guere,  
Des Dieux dont il fut l'inventeur  
Craignant la haine & la colere.

Il étoit enfant en ceci :  
Les enfans n'ont l'ame occupée  
Que du continuel fouci  
Qu'on ne sache point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :  
De cette source est descendüe  
L'erreur payenne qui se vit  
Chez tant de peuples répandüe.

Ils embrassoient violemment  
Les interêts de leur chimere.  
Pigmalion devint amant  
De la Venus dont il fut pere.

Chacun tourne en realitez  
Autant qu'il peut ses propres songes :  
L'homme est de glace aux veritez,  
Il est de feu pour les mensonges.





## VII.

*La Souris metamorphosée en fille.*

**U**Ne Souris tomba du bec d'un Chat-huant :

Je ne l'eusse pas ramassée ;

Mais un Bramin le fit ; je le crois aisément ;

Chaque païs a sa pensée.

La Souris étoit fort froissée :

De cette sorte de prochain

Nous nous foucions peu : mais le peuple Bramin

Le traite en frere ; ils ont en tête

Que nôtre ame au sortir d'un Roy.

Entre dans un ciron , ou dans telle autre bête

Qu'il plait au fort ; C'est là l'un des points de leur loy.

k 2

Pytha

## 136 FABLES CHOISIES.

Pythagore chez eux a puisé ce mystere.  
 Sur un tel fondement le Bramin crut bien faire  
 De prier un Sorcier qu'il logeât la Souris  
 Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au tems jadis.

Le Sorcier en fit une fille  
 De l'age de quinze ans, & telle, & si gentille,  
 Que le fils de Priam pour elle auroit tenté  
 Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.  
 Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle

Il dit à cet objet si doux :  
 Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux  
 De l'honneur d'être vôtre époux.  
 En ce cas je donne, dit-elle,  
 Ma voix au plus puissant de tous.

Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux ;  
 C'est toi qui feras nôtre genre.  
 Non, dit-il, ce nuage épais  
 Est plus puissant que moy, puis qu'il cache mes traits ;  
 Je vous conseille de le prendre.

Et bien, dit le Bramin au nuage volant,  
 Es tu né pour ma fille ? hélas non ; car le vent  
 Me chasse à son plaisir de contrée en contrée ;  
 Je n'entreprendray point sur les droits de Borée.

Le Bramin fâché s'écria :  
 O vent, donc, puis que vent y a,  
 Vien dans les bras de nôtre belle.  
 Il accouroit : un mont en chemin l'arrêta.  
 L'étoëuf passant à celui-là,  
 Il le renvoye, & dit : J'aurois une querelle  
 Avec le Rat, & l'offenser

Ce feroit être fou, luy qui peut me percer.  
 Au mot de Rat la Damoiselle  
 Ouvrit l'oreille ; il fut l'époux :  
 Un Rat ! un Rat ; c'est de ces coups  
 Qu'amour fait, témoin telle & telle :

Mais

Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toûjours du lieu dont on vient : Cette Fable  
Prouve assez bien ce poinct : mais à la voir de près

Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :

Car quel époux n'est point au Soleil préférable

En s'y prenant ainsi ? diray-je qu'un geant

Est moins fort qu'une puce ? Elle le mort pourtant.

Le Rat devoit aussi renvoyer pour bien faire

La belle au chat , le chat au chien ,

Le Chien au Loup. Par le moyen

De cet argument circulaire

Pilpay jusqu'au Soleil eut enfin remonté ,

Le Soleil eut jouï de la jeune beauté.

Revenons s'il se peut à la metempsicose :

Le Sorcier du Bramin fit sans doute une chose

Qui loin de la prouver fait voir sa fausseté.

Je prens droit là dessus contre le Bramin même ;

Car il faut selon son système

Que l'homme , la souris , le ver , enfin chacun

Aille puiser son ame en un tresor commun :

Toutes sont donc de même trempe ;

Mais agissant diversément

Selon l'organe seulement

L'une s'éleve , & l'autre rempe.

D'où vient donc que ce corps si bien organisé

Ne pût obliger son hôtesse

Des'unir au Soleil , un Rat eut sa tendresse ?

Tout débatu , tout bien pesé ,

Les ames des Souris & les ames des belles

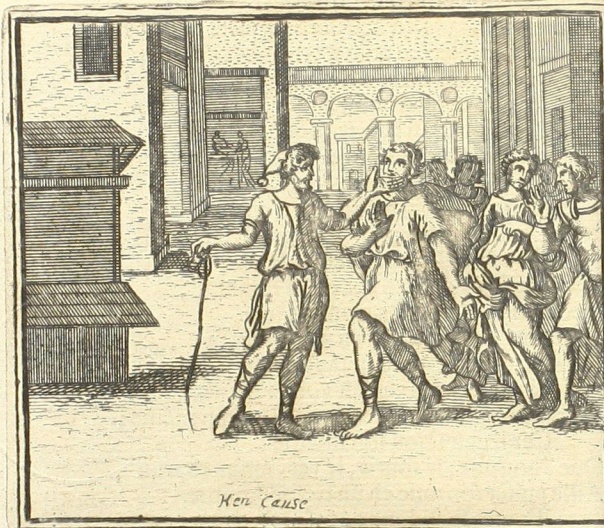
Sont tres-differentes entre elles ,

Il en faut revenir toûjours à son destin ,

C'est-à-dire à la loy par le Ciel établie.

Parlez au diable , employez la magie ,

Vous ne détournerez nul être de sa fin.



## VIII.

*Le Fou qui vend la Sagesse.*

**J** Amais auprès des fous ne te mets à portée.  
 Je ne te puis donner un plus sage conseil.  
 Il n'est enseignement pareil  
 A celui-là de fuir une tête éventée.

On en voit souvent dans les cours.

Le Prince y prend plaisir ; car ils donnent toujours  
 Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.  
 Un fol alloit criant par tous les carrefours  
 Qu'il vendoit la Sagesse ; & les mortels credules  
 De courir à l'achat, chacun fut diligent.

On essayoit force grimaces ;

Puis



Puis on avoit pour son argent

Avec un bon soufflet un fil long de deux brasses.

La plupart s'en fachoient : mais que leur servoit-il ?

C'étoient les plus moquez ; le mieux étoit de rire ,

Ou de s'en aller sans rien dire

Avec son soufflet & son fil.

De chercher du sens à la chose ,

On se fût fait filer ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

De ce que fait un fou ? le hazard est la cause

De tout ce qui se passé en un cerveau blessé.

Du fil & du soufflet pourtant embarrassé

Un des dupes un jour alla trouver un sage ,

Qui sans hesiter davantage

Luy dit : Ce sont icy jeroglyphes tout purs.

Les gens bien conseillez , & qui voudront bien faire ,

Entre eux & les gens sous mettront pour l'ordinaire

La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs

De quelque semblable careffe.

Vous n'êtes point trompé ; ce fou vend la sagesse.





## IX.

*L'Huitre, & les Plaideurs.*

**U**N jour deux Pelerins sur le sable rencontrent  
 Une Huitre que le flot y venoit d'apporter :  
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;  
 A l'égard de la dent il falut contester.  
 L'un se baïssoit déjà pour amasser la proie ;  
 L'autre le pouffe, & dit : Il est bon de savoir  
     Qui de nous en aura la joye.  
 Celuy qui le premier a pû l'apercevoir  
 En fera le gobeur ; l'autre le verra faire.  
 Si par là l'on juge l'affaire  
 Reprit son compagnon, j'ay l'œil bon, Dieu merci.  
     Je ne l'ay pas mauvais aussi, Dit

Dit l'autre, & je l'ay veü avant vous sur ma vie.  
Et bien, vous l'avez veü, & moy je l'ay sentie.

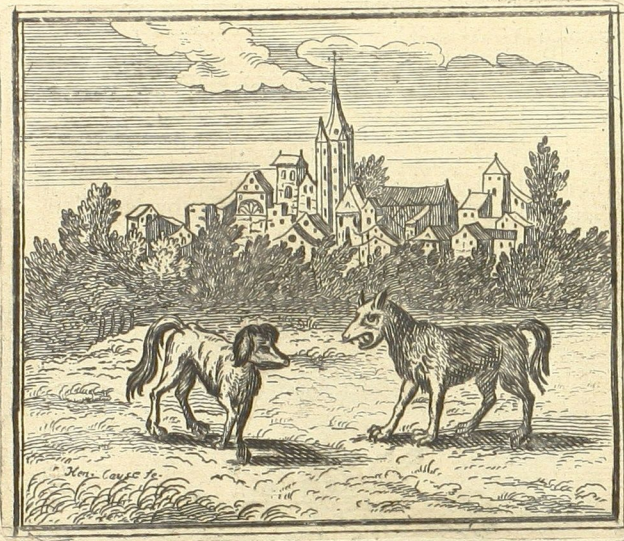
Pendant tout ce bel incident

Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.  
Perrin fort gravement ouvre l'Huitre, & la gruge,  
Nos deux Messieurs le regardant.

Ce repas fait. Il dit d'un ton de President :

Tenez, la Cour vous donne à chacun une ecaille  
Sans dépens, & qu'en paix chacun chez-foy s'en aille.  
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'huy :  
Contez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;  
Vous verrez que Perrin tire l'argent à luy,  
Et ne laisse aux plaideurs que le sac & les quilles.





X.

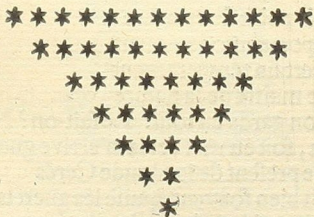
*Le Loup, & le Chien maigre.*

**A**utrefois Carpillon fretin,  
 Eut beau prêcher, il eut beau dire;  
 On le mit dans la poëlle à frire.  
 Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main  
 Sous espoir de grosse aventure,  
 Est imprudence toute pure.  
 Le Pêcheur eut raison; Carpillon n'eut pas tort.  
 Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.  
 Maintenant il faut que j'apuye  
 Ce que j'avançay lors, de quelque trait encor.  
 Certain Loup aussi sot que le pêcheur fut sage,

Trou-

Trouvant un Chien hors du village,  
 S'en alloit l'emporter ; le Chien representa  
 Sa maigreur. J'à ne plaîse à vôtre seigneurie,  
 De me prendre en cet état-là,  
 Attendez, mon maître marie  
 Sa fille unique ; Et vous jugez  
 Qu'étant de nôce il faut malgré moy que j'engraîsse.  
 Le Loup le croit, le Loup le laisse ;  
 Le Loup quelques jours écoutez  
 Revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre.

Mais le drôle étoit au logis.  
 Il dit au Loup par un treillis :  
 Amy, je vais sortir ; Et, si tu veux attendre,  
 Le portier du logis & moy.  
 Nous ferons tout à l'heure à toy.  
 Ce portier du logis étoit un Chien énorme,  
 Expediant les Loups en forme.  
 Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,  
 Dit-il, & de courir. Il étoit fort agile ;  
 Mais il n'étoit pas fort habile ;  
 Ce Loup ne sçavoit pas encor bien son métier.





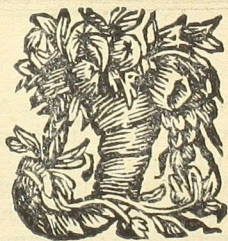
## XL.

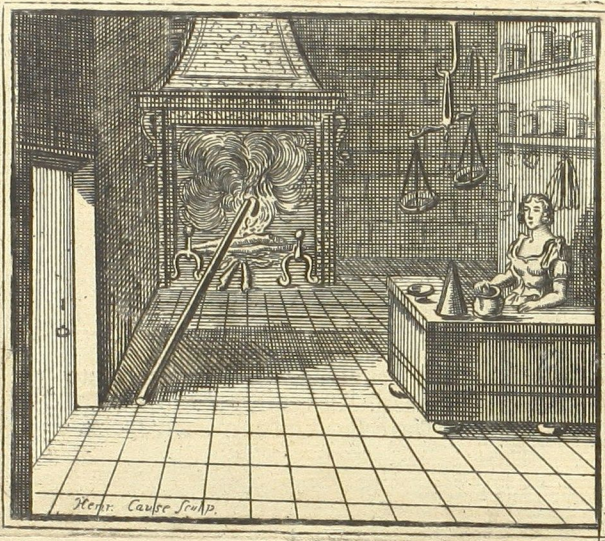
*Rien de trop.*

**J**E ne vois point de creature  
 Se comporter modérément.  
 Il est certain temperament  
 Que le maître de la nature  
 Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement ,  
 Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guere.  
 Le blé riche present de la blonde Cerés  
 Trop touffu bien souvent épuise les guerets :  
 En superfluitez s'épandant d'ordinaire.  
 Et poussant trop abondamment,  
 Il ôte à son fruit l'aliment.

L'ar-

L'arbre n'en fait pas moins ; tant le luxe sçait plaire.  
 Pour corriger le blé Dieu permit aux moutons  
 De retrancher l'excès des prodigues moissons.  
 Tout au travers ils se jetterent,  
 Gâterent tout, & tout brouterent ;  
 Tant que le Ciel permit aux Loups  
 D'en croquer quelques-uns ; ils les croquerent tous.  
 S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent :  
 Puis le Ciel permit aux humains  
 De punir ces derniers : les humains abusèrent  
 A leur tour des ordres divins.  
 De tous les animaux l'homme a le plus de pente  
 A se porter dedans l'excès  
 Il faudroit faire le procès  
 Aux petits comme aux grands : Il n'est ame vivante  
 Qui ne peche en ceci. Rien de trop, est un point  
 Dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe point.





## XII.

*Le Cierge.*

**C'**Est du séjour des Dieux que les Abeilles viennent  
 Les premières, dit-on, s'en allèrent loger  
 Au mont *a* Hymette, & se gorger  
 De trésors qu'en ce lieu les zephirs entretiennent.  
 Quand on eut des palais de ces filles du Ciel  
 Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclosé :  
 Ou, pour dire en François la chose,  
 Après que les ruches sans miel  
 N'eurent plus que la Cire, on fit mainte bougie :  
 Maint Cierge aussi fut façonné.  
 Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie  
Vaincre



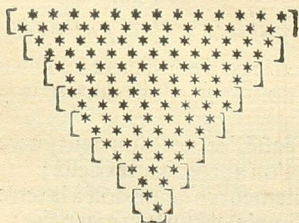
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;  
Et nouvel Empedocle *b* aux flâmes condamné

Par sa propre & pure folie,  
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné;  
Ce Cierge ne savoit grain de Philosophie  
Tout en tout est divers: ôtez-vous de l'esprit  
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.  
L'Empedocle de cire au brasier se fondit:

Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

*a* Hymette étoit une montagne célébrée par les Poètes, située dans l'Attique, & où les Grecs recueilloient d'excellent miel.

*b* Empedocle étoit un Philosophe ancien, qui ne pouvant comprendre les merveilles du Mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, & trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, & que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du Mont.





## XIII.

*Jupiter & le passager.*

**O**mbien le peril enrichiroit les Dieux,  
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait  
faire

Mais le peril passé l'on ne se souvient guere  
De ce qu'on a promis aux Cieux ;

On conte seulement ce qu'on doit à la terre.

Jupiter, dit l'impie, est un bon creancier :

Il ne se sert jamais d'Huiffier.

Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?

Comment appelez-vous ces avertissemens ?

Un Passager pendant l'orage

Avoit

Avoit voué cent Bœufs au vainqueur des Titans.

Il n'en avoit pas un : voüer cent Elephans

N'auroit pas coûté davantage.

Il brûla quelques os quand il fut au rivage.

Au nez de Jupiter la fumée en monta.

Sire Japin, dit-il, pren mon vœu ; le voilà :

C'est un parfum de Bœuf que ta grandeur respire.

La fumée est ta part ; je ne te dois plus rien.

Jupiter fit semblant de rire :

Mais après quelques jours le Dieu l'attrapa bien,

Envoyant un songe luy dire,

Qu'un tel trefor étoit en tel lieu : L'homme au vœu

Courut au trefor comme au feu.

Il trouva des voleurs, & n'ayant dans sa bourse

Qu'un écu pour toute ressource,

Il leur promit cent talens d'or,

Bien contez & d'un tel trefor.

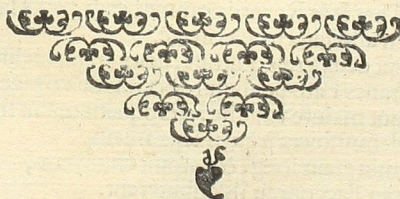
On l'avoit enterré dedans telle Bourgade.

L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon

Qu'à nôtre prometeur l'un dit : Mon camarade

Tu te moques de nous, meurs, & va chez Pluton

Porter tes cent talens en don.





## XIV.

*Le Chat & le Renard.*

**L**E Chat & le Renard comme beaux petits saints,  
 S'en alloient en pelerinage.  
 C'étoient deux vrais Tartufs, deux archipatelins;  
 Deux francs Pate-pelus qui des vrais du voyage,  
 Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,  
 S'indemniçoient à qui mieux mieux.  
 Le chemin étant long, & partant ennuyeux,  
 Pour l'accourir ils disputerent.  
 La dispute est d'un grand secours;  
 Sans elle on dormiroit toujours.  
 Nos Pelerins s'égofillerent.

Ayant

Ayant bien disputé l'on parla du prochain.

Le Renard au Chat dit enfin :

Tu pretends être fort habile :

En fais-tu tant que moy ? J'ay cent ruses au sac.

Non , dit l'autre , je n'ay qu'un tour dans mon bissac ,

Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

Eux de recommencer la dispute à l'envi.

Sur le que si , que non , tous deux étant ainfi ,

Une meute appaisa la noise.

Le Chat dit au Renard : Fouille en ton sac ami :

Cherche en ta cervelle matoïse

Un stratagème sûr : Pour moy , voici le mien.

A ces mots sur un arbre il grimpa bel & bien.

L'autre fit cent tours inutiles ,

Entra dans cent terriers , mit cent fois en defaut

Tous les confreres de Brisfauc.

Par tout il tenta des aziles ;

Et ce fut par tout sans succès ;

La fumée y pourveut ainfi que les bassets.

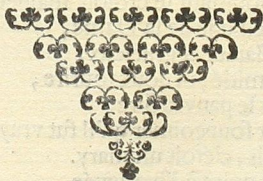
Au fortir d'un Terrier deux chiens aux pieds agiles

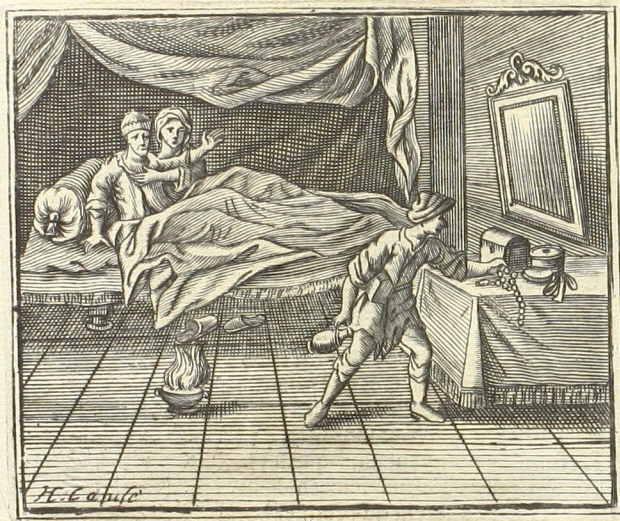
L'Etranglerent du premier bond

Le trop d'expediens peut gâter une affaire ;

On perd du tems au choix , on tente , on veut tout faire.

N'en ayons qu'un , mais qu'il soit bon.





## XV.

*Le Mary, la Femme, & le Voleur.*

**U**N Mary fort amoureux,  
 Fort amoureux de sa femme;  
 Bien qu'il fut jouissant se croioit malheureux  
 Jamais œillade de la Dame,  
 Propos flatteur & gracieux,  
 Mot d'amitié, ni doux sourire,  
 Deïfiant le pauvre Sire,  
 N'avoient fait soupçonner qu'il fut vrayment cheri;  
 Je le crois, c'étoit un mary.  
 Il ne tint point à l'hymenée  
 Que content de sa destinée

Il n'en remerciât les Dieux ;  
 Mais quoy ? Si l'amour n'affaïsonne  
 Les plaisirs que l'hymen nous donne ,  
 Je ne vois pas qu'on en soit mieux .  
 Nôtre épouse étant donc de la sorte bâtie ,  
 Et n'ayant caressé son mary de sa vie ,  
 Il en faisoit sa plainte une nuit . Un voleur  
 Interrompit la doleance .

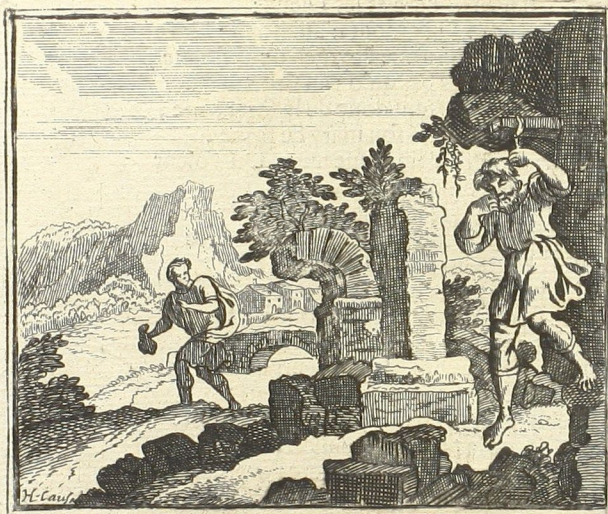
La pauvre femme eut si grand peur ,  
 Qu'elle chercha quelque assurance  
 Entre les bras de son époux .

Amy Voleur , dit-il , sans toy ce bien si doux  
 Me seroit inconnu ; Pren donc en recompense  
 Tout ce qui peut chez-nous être à ta bienseance ,  
 Pren le logis aussi . Les voleurs ne sont pas  
 Gens honteux ni fort delicats :

Celuy-ci fit sa main . J'inferé de ce conte  
 Que la plus forte passion ,  
 C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion ;  
 Et l'amour quelquefois ; quelquefois il la dompte :

J'en ay pour preuve cet amant ,  
 Qui brûla sa maison pour embrasser sa Dame ,  
 L'emportant à travers la flame :  
 J'ayme assez cet emportement :

Le conte m'en a plû toujours infiniment ;  
 Il est bien d'une ame Espagnole ,  
 Et plus grande encore que folle .



## XVI.

*Le Tresor, & les deux Hommes.*

**U**N homme n'ayant plus ni credit, ni resourçe,  
 Et logeant le Diable en sa bourse,  
 C'est-à-dire, n'y logeant rien,  
 S'imagina qu'il seroit bien  
 De se pendre, & finir luy-même sa misere;  
 Puis qu'aussi bien sans luy la faim le viendroit faire,  
 Genre de mort qui ne duit pas  
 A gens peu curieux de gouter le trépas.  
 Dans cette intention une vieille mazure  
 Fut la scene où devoit se passer l'aventure.  
 Il y porte une corde; & veut avec un clou

Au



Au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille vieille & peu forte,  
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un tresor.  
Nôtre désespéré le ramasse, & l'emporte;  
Laisse là le licou; s'en retourne avec l'or;  
Sans conter: ronde ou non, la somme plût au sire.  
Tandis que le galant à grands pas se retire,  
L'homme au tresor arrive & trouve son argent  
Absent.

Quoy, dit-il, sans mourir je perdray cette somme?  
Je ne me pendray pas? & vraiment si feray,  
Ou de corde je manqueray.

Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme.  
Celuy-ci se l'attache, & se pend bien & beau.

Ce qui le consola peut-être,  
Fut qu'un autre eût pour luy fait les frais du cordeau.  
Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.  
L'avare rarement finit ses jours sans pleurs.

Il a le moins de part au tresor qu'il enferme,  
Thesaurizant pour les voleurs,  
Pour ses parens: ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la fortune fit?  
Ce sont là de ses traits; elle s'en divertit.  
Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.

Cette Déesse inconstante  
Se mit alors en l'esprit  
De voir un homme se pendre;  
Et celuy qui se pendit  
S'y devoit le moins attendre.



## XVII.

*Le Singe, & le Chat.*

**B**ertrand avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,  
Commensaux d'un logis, avoient un commun  
Maître.

D'animaux mal-faisans c'étoit un tres-bon plat ;  
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.

Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté ?

L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.

Bertrand déroboit tout ; Raton de son côté

Etoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour au coin de feu nos deux maîtres fripons

Regardoient rôtir des marons ;

Les

Lesescroquer étoit une tres-bonne affaire :  
 Nos galands y voyoient double profit à faire ,  
 Leur bien premierement , & puis le mal d'autrui .  
 Bertrand dit à Raton : Frere , il faut aujourd'huy  
 Que tu fasses un coup de maître .  
 Tire-moy ces marons : Si Dieu m'avoit fait naître  
 Propre à tirer marons du feu ,  
 Certes marons verroient beau-jeu .  
 Aussi-tôt fait , que dit : Raton avec sa pate  
 D'une maniere delicate  
 Ecarte un peu la cendre , & retire les doigts ;  
 Puis les reporte à plusieurs fois ;  
 Tire un maron , puis deux , & puis trois en excroque ,  
 Et cependant Bertrand les croque .  
 Une servante vient : adieu mes gens : Raton  
 N'étoit pas content , ce dit-on .  
 Aussi ne le sont pas la plupart de ces Princes  
 Qui flatez d'un pareil employ  
 Vont s'échauder en des Provinces ,  
 Pour le profit de quelque Roy .





*Le Milan & le Rossignol.*

**A** Prés que le Milan, manifeste voleur,  
Eût répandu l'alarme en tout le voisinage,  
Et rait crier sur luy les enfans du village,  
Un Rossignol tomba dans ses mains, par malheur.  
Le heraut du Printems luy demande la vie.

Aussi bien que manger en qui n'a que le son?  
Ecoûtez plutôt ma chançon ;

Je vous raconteray Terée & son envie.

Qui, Terée ? est-ce un mets propre pour les Milans ?

Non pas, c'étoit un Roy dont les feux violens

Me firent ressentir leur ardeur criminelle :

Je m'en vais vous en dire une chançon si belle

Qu'elle

Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.  
Le Milan alors luy replique :  
Vrayment nous voici bien lors que je suis à jeun ,  
Tu me viens parler de musique.  
J'en parle bien aux Rois : Quand un Roy te prendra ,  
Tu peux luy conter ces merveilles :  
Pour un Milan , il s'en rira ,  
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

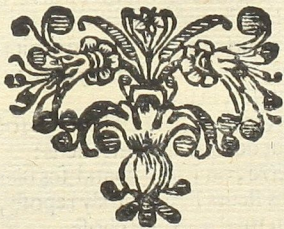




*Le Berger & son troupeau.*

**Q**Uoi toujours il me manquera  
 Quelqu'un de ce peuple imbecille !  
 Toujours le Loup m'en gobera !  
 J'auray beau les compter : ils étoient plus de mille,  
 Et m'ont laissé ravir nôtre pauvre Robin ;  
     Robin mouton qui par la ville  
     Me suivoit pour un peu de pain ,  
 Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde.  
 Helas ! de ma musette il entendoit le son :  
 Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.  
     Ah le pauvre Robin mouton !  
 Quand Guillot eut fini cette oraison funebre ,  
 Et rendu de Robin la memoire celebre ,

Il harangua tout le troupeau,  
 Les chefs, la multitude, & jusqu'au moindre agneau,  
 Les conjurant de tenir ferme :  
 Cela seul suffiroit pour écarter les Loups.  
 Foy de peuple d'honneur ils luy promirent tous,  
 De ne bouger non plus qu'un terme.  
 Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,  
 Qui nous a pris Robin mouton.  
 Chacun en repond sur sa tête.  
 Guillot les crut & leur fit tête.  
 Cependant devant qu'il fut nuit,  
 Il arriva nouvel encombré.  
 Un Loup parut, tout le troupeau s'enfuit.  
 Ce n'étoit pas un Loup, ce n'en étoit que l'ombre,  
 Haranguez de méchans soldats,  
 Ils prometteront de faire rage ;  
 Mais au moindre danger adieu tout leur courage :  
 Vôtre exemple & vos cris ne les retiendront pas.



## DISCOVERS

*à Madame de la Sabliere.*

IRIS, je vous loüerois ; il n'est que trop aisé,  
 Mais vous avez cent fois nôtre encens refusé ;  
 En cela peu semblable au reste des mortelles  
 Qui veulent tous les jours des loüanges nouvelles.  
 Pas une ne s'endort à ce bruit si flateur.  
 Je ne les blâme point, je souffre cette humeur ;  
 Elle est commune aux Dieux, aux Monarques, aux  
 belles.  
 Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,  
 Le Nectar que l'on sert au maître du Tonnerre,  
 Et dont nous enyvrons tous les Dieux de la terre,  
 C'est la loüange, Iris ; Vous ne la goûtez point ;  
 D'autres propos chez vous recompensent ce point ;  
 Propos, agreables commerces,  
 Où le hazard fournit cent matieres diverses :  
 Jusque-là qu'en vôtre entretien  
 La bagatelle à part ; le monde n'en croit rien.  
 Laissons le monde & sa croyance :  
 La bagatelle, la science,  
 Les chimeres, le rien, tout est bon : Je soutiens  
 Qu'il faut de tout aux entretiens :  
 C'est un parterre, où Flore épand sès biens ;  
 Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose,  
 Et fait du miel de toute chose.  
 Ce fondement posé ne trouvez pas mauvais,  
 Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits  
 De certaine Philosophie  
 Subtile, engageante, & hardie.  
 On l'apelle nouvelle. En avez-vous ou non

Oui



A M. DE LA SABLIERE. 163

Où parler ? Ils disent donc

Que la bête est une machine ;

Qu'en elle tout se fait sans choix & par ressorts :

Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.

Telle est la montre qui chemine,

A pas toujours égaux, aveugle & sans dessein.

Ouvrez-la, lisez dans son sein ;

Mainte roué y tient lieu de tout l'esprit du monde

La première y meut la seconde,

Une troisième suit, elle sonne à la fin.

Au dire de ces gens, la bête est toute telle :

L'objet la frapé en un endroit ;

Ce lieu frapé s'en va tout droit

Selon nous au voisin en porter la nouvelle ;

Le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit.

L'impression se fait, mais comment se fait-elle ?

Selon eux par nécessité,

Sans passion, sans volonté :

L'animal se sent agité

De mouvemens que le vulgaire appelle

Tristesse, joye, amour, plaisir, douleur cruelle,

Ou quelque autre de ces états ;

Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas.

Qu'est-ce donc ? une montre ; & nous ? c'est autre chose.

Voici de la façon que Descartes l'expose ;

Descartes ce mortel dont on eût fait un Dieu

Chez les Payens, & qui tient le milieu

Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huitre & l'homme

Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

Voici, dis-je, comment raisonne cet Auteur.

Sur tous les animaux enfans du Createur,

J'ay le don de penser, & je fais que je pense.

Or vous savez Iris de certaine science,

Que

Que quand la bête penseroit,  
 La Bête ne réfléchiroit  
 Sur l'objet, ni sur sa pensée.  
 Descartes va plus loin, & soutient nettement,  
 Qu'elle ne pense nullement.  
 Vous n'êtes point embarrassée  
 De le croire, ni moy. Cependant quand aux bois  
 Le bruit des cors, celuy des voix  
 N'a donné nul relâche à la fuyante proye,  
 Qu'en vain elle a mis ses efforts  
 A confondre, & broüiller la voye.  
 L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, & de dix cors,  
 En suppose un plus jeune, & l'oblige par force,  
 A presenter aux chiens une nouvelle amorce.  
 Que de raisonnemens pour conserver ses jours?  
 Le retour sur ses pas, les malices, les tours,  
 Et le change, & cent stratagèmes  
 Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur fort!  
 On le déchire après sa mort;  
 Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la Perdrix  
 Void ses petits

En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,  
 Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas;  
 Elle fait la blessée, & va traînant de l'aîle,  
 Attirant le Chasseur, & le Chien sur ses pas,  
 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille,  
 Et puis quand le Chasseur croit que son Chien la pille;  
 Elle luy dit adieu, prend sa volée, & rit  
 De l'homme, qui confus des yeux en vain la suit.

Non loin du Nort il est un monde,  
 Où l'on sçait que les habitans,  
 Vivent ainsi qu'aux premiers tems  
 Dans une ignorance profonde:

A M. DE LA SABLIERE. 165

Je parle des humains ; car quant aux animaux ,  
Ils y construisent des travaux ,  
Qui des torrens grossis arrètent le ravage ,  
Et font communiquer l'un & l'autre rivage.  
L'edifice resiste , & dure en son entier ;  
Après un lit de bois , est un lit de mortier :  
Chaque Castor agit ; commune en est la tâche ;  
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.  
Maint maître d'œuvre y court , & tient haut le bâton.  
La republique de Platon ,  
Ne seroit rien que l'apprentie  
De cette famille amphibie.  
Ils savent en hyver élever leurs maisons ,  
Passent les étangs sur des ponts ,  
Fruit de leur art , savant ouvrage ;  
Et nos pareils ont beau le voir ;  
Jusqu'à present tout leur savoir ,  
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces Castors ne soient qu'un corps vuide d'esprit  
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire ,  
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce recit ,

Que je tiens d'un Roy plein de gloire.  
Le défenseur du Nort vous fera mon garent :  
Je vais citer un Prince aimé de la victoire :  
Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman ;  
C'est le Roi Polonois , jamais un Roi ne ment.

Il dit donc que sur sa frontiere  
Des animaux entr'eux ont guere de tout tems :  
Le sang qui se transmet des peres aux enfans ,  
En renouvelle la matiere.

Ces animaux , dit-il , sont germains du Renard.

Jamais la guerre avec tant d'art  
Ne s'est faite parmy les hommes ,  
Non pas même au siecle où nous sommes.  
Corps de garde avancé , vedettes , espions ,

Embuscades, partis, & mille inventions  
 D'une pernicieuse, & maudite science,  
 Fille du Stix, & mere des heros,  
 Exercent de ces animaux  
 Le bon sens, & l'experience.

Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devoit  
 Rendre Homere. Ah s'il le rendoit

Et qu'il rendit aussi le rival d'Epicure!  
 Que diroit ce dernier sur ces exemples-cy!  
 Ce que j'ay déjà dit, qu'aux bêtes la nature  
 Peut par les seuls ressorts operer tout cecy;

Que la memoire est corporelle,  
 Et que pour en venir aux exemples divers,  
 Que j'ay mis en jour dans ces vers,  
 L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet lors qu'il revient, va dans son magazin  
 Chercher par le même chemin  
 L'image auparavant tracée,

Qu'il sur les mêmes pas revient pareillement,  
 Sans le secours de la pensée,  
 Causer un même événement.  
 Nous agissons tout autrement.

La volonté nous determine,  
 Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine;  
 Je sens en moy certain agent;  
 Tout obeit dans ma machine  
 A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,  
 Se conçoit mieux que le corps même:  
 De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême.  
 Mais comment le corps l'entend-il?  
 C'est-là le point: je vois l'outil

Obeir à la main: mais la main qui la guide?  
 Eh! qui guide les Cieux, & leur course rapide?

Quelque Ange est attaché peut-être à ces grands corps.

Un

A M. DE LA SABLIERE. 167

Un esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts :  
L'impression se fait ; Le moi en , je l'ignore ;  
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;  
Et s'il faut en parler avec sincérité ,  
Descartes l'ignoroit encore.

Nous & lui là-dessus nous sommes tous égaux ,  
Ce que je fais ; Iris , c'est qu'en ces animaux  
Dont je viens de citer l'exemple ,  
Cet esprit n'agit pas , l'homme seul est son temple,  
Aussi faut-il donner à l'animal un point ,  
Que la plante après tout n'a point.  
Cependant la plante respire :  
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?





*Les deux Rats, le Renard, & l'Oeuf.*

**D**Eux Rats cherchoient leur vie ; ils trouverent un Oeuf.

Le dîné suffisoit à gens de cette espece :

Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvaissent un Bœuf.

Pleins d'appetit, & d'allegresse,

Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part ;

Quand un Quidam parut. C'étoit maître Renard ;

Rencontre incommode & fâcheuse.

Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter,

Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Ou le rouler, ou le traîner,

C'étoit chose impossible autant que hazardeuse.

Necessité l'ingenieuse

Leur

A M. DE LA SABLIERE, 169

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvoient gagner leur habitation,  
L'écornifleur étant à demi quart de lieuë ;  
L'un se mit sur le dos , prit l'œuf entre ses bras ,  
Puis malgré quelques heurts , & quelques mauvais pas ,  
L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aïlle soutenir après un tel recit ,  
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Pour moy , si j'en étois le maître ,

Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfans.

Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?

Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.

Par un exemple tout égal ,

J'attribuerois à l'animal ,

Non point une raison selon nôtre maniere :

Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :

Je subtiliserois un morceau de matiere ,

Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort ,

Quintessence d'atome , extrait de la lumiere ,

Je ne fais quoi plus vif , & plus mobile encor

Que le feu : car enfin , si le bois fait la flâme

La flâme en s'épurant peut-elle pas de l'ame

Nous donner quelque idée , & fort-il pas de l'or

Des entrailles du plomb ? Je rendrois mon ouvrage

Capable de sentir , juger , rien davantage ,

Et juger imparfaitement ,

Sans qu'un Singe jamais fit le moindre argument.

À l'égard de nous autres hommes ,

Je ferois nôtre lot infiniment plus fort :

Nous aurions un double tresor ;

L'un cette ame pareille en tout-tant que nous sommes ,

Sages , fous , enfans , idiots ,

Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux ;

L'autre encore une autre ame , entre nous & les Anges

Commune en un certain degré ,

Et ce trefor à part créé  
 Suivroit parmi les airs les celestes phalanges,  
 Entreroit dans un point sans en être pressé,  
 Ne finiroit jamais quoi qu'ayant commencé,  
 Choses réelles quoi qu'étranges.  
 Tant que l'enfance dureroit,  
 Cette fille du Ciel en nous ne paroïtroit  
 Qu'une tendre & foible lumiere;  
 L'organe étant plus fort, la raison perceroit  
 Les tenebres de la matiere,  
 Qui toujours enveloperoit  
 L'autre ame imparfaite & grossiere.







LIVRE QUATRIÈME.  
FABLE I.

*L'Homme & la Couleuvre.*

**U**N homme vid une Couleuvre,  
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une  
œuvre  
Agréable à tout l'univers.  
A ces mots l'animal pervers  
(C'est le serpent que je veux dire,  
Et non l'homme, on pourroit aisément s'y tromper.)  
A ces mots le serpent se laissant attraper  
Est pris, mis en un sac, & ce qui fut le pire,

On

m 4

## 172 FABLES CHOISIES.

On resolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre luy fit cette harangue.

Symbole des ingrats, être bon aux méchans

C'est être sot, meurs donc; ta colere & tes dents

Ne me nuiront jamais. Le Serpent en sa langue

Reprit du mieux qu'il pût: S'il faloit condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourroit-on pardonner?

Toy-même tu te fais ton procès. Je me fonde

Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toy.

Mes jours sont en tes mains, tranche les: ta justice

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice;

Selon ces loix condamne-moy:

Mais trouve-bon qu'avec franchise

En mourant au moins je te dise,

Que le symbole des ingrats

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles

Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.

Enfin il repartit. Tes raisons sont frivoles:

Je pourrois décider; car ce droit m'appartient:

Mais rapportons nous en. Soit fait, dit le reptile.

Une vache étoit là, l'on l'appelle, elle vient,

Le cas est proposé, c'étoit chose facile.

Faloit il pour cela, dit-elle, m'appeller?

La Couleuvre a raison, pourquoi dissimuler?

Je nourris celui-ci depuis longues années;

Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;

Tout n'est que pour luy seul; mon lait & mes enfans,

Le font à la maison revenir les mains pleines;

Même j'ay rétabli sa santé que les ans

Avoient alterée, & mes peines

Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.

Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin

Sans herbe; s'il vouloit encor me laisser paître!

Mais

Mais je suis attachée , & si j'eusse eu pour maître  
 Un serpent , eût-il sceu jamais pousser si loin  
 L'ingratitude ? Adieu. J'ay dit ce que je pense.  
 L'homme tout étonné d'une telle sentence  
 Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?  
 C'est une radoteuse , elle a perdu l'esprit.  
 Croions ce Bœuf. Croions , dit la rempante bête.  
 Ainsi dit , ainsi fait. Le Bœuf vient à pas lents.  
 Quand il eût ruminé tout le cas en sa tête ,

Il dit que du labeur des ans

Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesans ,  
 Parcourant sans cesser ce long cercle de peines  
 Qui revenant sur soi ramenoit dans nos plaines  
 Ce que Ceres nous donne , & vend aux animaux.

Que cette suite de travaux

Pour recompense avoit de tous tant que nous sommes,  
 Force coups , peu de gré ; puis quand il étoit vieux.  
 On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes  
 Achetoient de son sang l'indulgence des Dieux.  
 Ainsi parla le Bœuf. L'homme dit : Faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur.

Il cherche de grands mots , & vient ici se faire ,

Au lieu d'arbitre , accusateur ,

Je le refuse aussi. L'arbre étant pris pour juge ,  
 Ce fut bien pis encor Il servoit de refuge  
 Contre le chaud , la pluye , & la fureur des vents :  
 Pour nous seuls il ornoit les jardins & les champs.  
 L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sçut faire ;  
 Il courboit sous les fruits ; cependant pour salaire  
 Un rustre l'abatoit , c'étoit là son loyer ;  
 Quoi que pendant tout l'an liberal il nous donne  
 Ou des fleurs au Printems ; ou du fruit en Automne ;  
 L'ombre , l'Eté , l'Hyver , les plaisirs du foyer.  
 Que ne l'émondoit-on sans prendre la cognée ?  
 De son temperament il eût encor vécu.

174 FABLES CHOISIES.

L'homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,  
Voulut à toute force avoir cause gagnée.

Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens là.  
Du fac & du serpent aussi-tôt il donna

Contre les murs, tant qu'il tua la bête.  
On en use ainsi chez les grands.

La raison les offense : ils se mettent en tête  
Que tout est né pour eux, quadrupedes, & gens,  
Et serpens,

Si quelqu'un desferre les dents,  
C'est un fot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire?  
Parler de loïn ; ou bien se taire.





## II.

*La Tortuë & les deux Canards.*

**U**NE Tortuë étoit, à la tête legere,  
 Qui lasse de son trou voulut voir le pays.  
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangere;  
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.  
 Deux Canards à qui la Commere  
 Communiqua ce beau dessein,  
 Lui dirent qu'ils avoient dequoi la satisfaire:  
 Voyez-vous ce large chemin?  
 Nous vous voiturerons par l'air en Amerique,  
 Vous verrez mainte République,  
 Maint Royaume, maint peuple; & vous profiterez

Des

176 FABLES CHOISIES.

Des différentes mœurs que vous remarquerez.

Ulysse en fit autant On ne s'attendoit guère

De voir Ulysse en cette affaire.

La Tortuë écouta la proposition.

Marché fait , les oiseaux forgent une machine

Pour transporter la pelerine.

Dans la gueule en travers on luy passe un bâton.

Serrez-bien , dirent-ils ; gardez de lâcher prise :

Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.

La Tortuë enlevée on s'étonne par tout

De voir aller en cette guise

L'animal lent & sa maison ,

Justement au milieu de l'un & l'autre Oïson.

Miracle , crioit-on ; Venez voir dans les nuës

Passer la Reine des Tortuës.

La Reine : Vraiment oïï ; Je la suis en effet ;

Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux

fait

De passer son chemin sans dire aucune chose ;

Car lâchant le bâton en desserrant les dents ,

Elle tombe , elle creve aux pieds des regardans.

Son indiscretion de sa perte fut cause,

Imprudence , babil & forte vanité.

Et vaine curiosité

Ont ensemble étroit parentage ;

Ce sont enfans tous d'un lignage.





## III.

*Les Poissons & le Cormoran.*

**I**N'étoit point d'étang dans tout le voisinage  
 Qu'un Cormoran n'eût mis à contribution.  
 Vivres & réservoirs luy payoient pension :  
 Sa cuisine alloit bien ; mais lors que le long âge  
     Eut glacé le pauvre animal,  
     La même cuisine alla mal.  
 Tout Cormoran se sert de pourvoieur luy-même.  
 Le nôtre un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,  
     N'ayant ni filets ni rezeaus,  
     Souffroit une disette extrême.  
 Que fit-il ? le besoin, docteur en itratagème.

Lui

178 FABLES CHOISIES.

Lui fournit celuy-ci. Sur le bord d'un Etang  
 Cormoran vid une Ecreviffe.  
 Ma commere, dit-il, allez tout à l'instant  
 Porter un avis important  
 A ce peuple : Il faut qu'il perisse :  
 Le maître de ce lieu dans huit jours péchera :  
 L'Ecreviffe en hâte s'en va  
 Conter le cas : grande est l'émute.  
 On court, on s'assemble, on députe  
 A l'oiseau. Seigneur Cormoran,  
 D'où vous vient cet avis ? quel est vôtre garand ?  
 Etes-vous seur de cette affaire ?  
 N'y savez vous remede ? & qu'est-il bon de faire ?  
 Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous ?  
 N'en foyez point en soïn : je vous porteray tous  
 L'un après l'autre en ma retraite.  
 Nul que Dieu seul & moi n'en connoit les chemins,  
 Il n'est demeure plus secrete.  
 Un vivier que nature y creusa de ses mains,  
 Inconnu des traitres humains,  
 Sauvera vôtre republique.  
 On le crût. Le peuple aquatique  
 L'un après l'autre fut porté  
 Sous ce rocher peu frequenté.  
 Là Cormoran le bon apôtre  
 Les ayant mis en un endroit  
 Transparent, peu creux, fort étroit,  
 Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.  
 Il leur aprit à leurs dépens,  
 Que l'on ne doit jamais avoir de confiance  
 En ceux qui sont mangeurs de gens.  
 Ils y perdirent peu, puis que l'humaine engeance  
 En auroit aussi bien croqué sa bonne part ?  
 Qu'importe qui vous mange ? homme ou Loup ; toute  
 panse

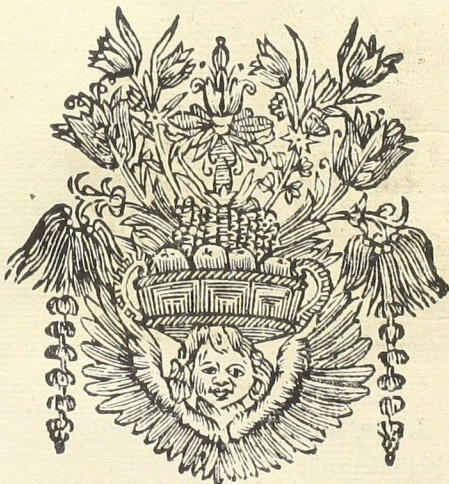
Me



LIVRE IV.

179

Me paroît une à cet égard ;  
Un jour plutôt , un jour plus tard ,  
Ce n'est pas grande différence.



IV.



## IV.

*L'Enfouisseur & son Compere.*

**U**N Pinsemaille avoit tant amassé,  
 Qu'il ne sçavoit où loger sa finance.  
 L'avarice compagne & sœur de l'ignorance,  
 Le rendoit fort embarrassé  
 Dans le choix d'un dépositaire;  
 Car il en vouloit un : Et voici sa raison.  
 L'objet tente ; il faudra que ce monceau altere,  
 Si je le laisse à la maison :  
 Moi-même de mon bien je seray le larron.  
 Le larron, quoi-jouïr, c'est se voler soy-même !  
 Mon ami, j'ay pitié de ton erreur extrême ;

Appren-

Apprend de moi cette leçon :

Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire.  
 Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver  
 Pour un âge & des tems qui n'en ont plus que faire ;  
 La peine d'acquérir, le soin de conserver  
 Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.

Pour se decharger d'un tel soin

Nôtre homme eût pû trouver des gens surs au besoin ;  
 Il aime mieux la terre, & prenant son compere,  
 Celui-ci l'aide ; Ils vont enfoûir le tresor.  
 Au bout de quelque tems l'homme va voir son or.

Il ne retrouva que le gîte.

Soupçonnant à bon droit le compere, il va vite  
 Lui dire : Apprêtez-vous ; car il me reste encor  
 Quelques deniers, je veux les joindre à l'autre masse.  
 Le Compere aussi-tôt va remettre en sa place

L'argent volé, prétendant bien

Tout reprendre à la fois sans qu'il y manquât rien.

Mais pour ce coup l'autre fut sage :

Il retint tout chez luy, resolu de jouïr,  
 Plus n'entasser, plus n'enfoûir.

Et le pauvre voleur ne trouvant plus son gage,  
 Penfa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas mal-aisé de tromper un trompeur.





V.

*Le Loup & les Bergers.*

**U**N Loup rempli d'humanité,  
 (S'il en est de tels dans le monde)  
 Fit un jour sur sa cruauté,  
 Quoi qu'il ne l'exerçât que par nécessité,  
 Une reflexion profonde.  
 Je suis hay, dit-il, & de qui? de chacun.  
 Le Loup est l'ennemi commun:  
 Chiens, Chasseurs, Villageois s'assemblent pour fa  
 perte:  
 Jupiter est là haut étourdi de leurs cris:  
 C'est par là que de Loups l'Angleterre est deserte:

On

On y mit nôtre tête à prix,  
 Il n'est hobereau qui ne fasse  
 Contre nous tels bans publier :  
 Il n'est marmot ofant crier  
 Que du Loup aussi-tôt sa mere ne menace.  
 Le tout pour un Anerogneau,  
 Pour un Mouton pourri, pour quelque Chien har-  
 gneau  
 Dont j'auray passé mon envie.  
 Et bien ne mangeons plus de chose ayant eu vie :  
 Paissions l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt :  
 Est-ce une chose si cruelle ?  
 Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?  
 Disant ces mots il vid des Bergers pour leur rot  
 Mangeans un agneau cuit en broche.  
 Oh, oh, dit-il, je me reproche  
 Le sang de cette gent ; Voilà ses gardiens  
 S'en repaillans eux & leurs chiens ;  
 Et moi Loup j'en ferai scrupule ?  
 Non, par tous les Dieux non ; Je serois ridicule.  
 Thibaut l'agnelet passera,  
 Sans qu'à la broche je le mette ;  
 Et non seulement lui, mais la mere qu'il tette,  
 Et le pere qui l'engendra.  
 Ce Loup avoit raison : Est-il dit qu'on nous voie  
 Faire festin de toute proie,  
 Manger les animaux, & nous les reduirons  
 Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons ?  
 Ils n'auront ni croc ni marmite ?  
 Bergers, bergers, le Loup n'a tort  
 Que quand il n'est pas le plus fort :  
 Voulez-vous qu'il vive en hermite.



## VI.

*L'Araignée & l'Hirondelle.*

**O** Jupiter, qui sçus de ton cerveau,  
 Par un secret d'acouchement nouveau,  
 Tirer Pallas, jadis mon ennemie;  
 Entends ma plainte une fois en ta vie.  
 Progné me vient enlever les morceaux:  
 Caracolant, frisant l'air & les eaux,  
 Elle me prend mes mouches à ma porte:  
 Miennes je puis les dire; & mon rezeau  
 En seroit plein sans ce maudit oyseau;  
 Je l'ay tissé de matiere assez forte.  
 Ainsi d'un discours insolent

Sep  
 Pre  
 La  
 Ma  
 Pou  
 Quo  
 D'u  
 Den  
 Quo  
 L'h  
 Jup  
 L'a

S

Se plaignoit l'Araignée autrefois tapissiere.

Et qui lors étant filandiere,

Pretendoit enlacer tout insecte volant.

La sœur de Philomele, attentive à sa proye,

Malgré le bestion happoit mouches dans l'air,

Pour ses petits, pour elle, impitoyable joye,

Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert,

D'un ton demi formé, bégayante couvée :

Demandoient par des cris encor mal entendus.

La pauvre Aragne n'ayant plus

Que la tête & les pieds, artisans superflus,

Se vit elle-même enlevée.

L'hirondelle en passant emporta toile, & tout,

Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.

L'adroit, le vigilant, & le fort sont assis

A la premiere : & les petits.

Maignent leur reste à la seconde.

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*

\*\*

\*



## VII.

*La Perdrix & les Cocs.*

**P** Parmi de certains Cocs incivils, peu galans,  
 Toûjours en noise & turbulens,  
 Une Perdrix étoit nourrie.  
 Son sexe & l'hospitalité,  
 De la part de ces Cocs peuple à l'amour porté  
 Lui faisoient espérer beaucoup d'honesteté :  
 Ils feroient les honneurs de la menagerie.  
 Ce peuple cependant fort souvent en furie,  
 Pour la Dame étrangere ayant peu de respee,  
 Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.  
 D'abord elle en fut affligée ;

Mais



Mais si-tot qu'elle eût vû cette troupe enragée  
 S'entrebattre elle-même, & se percer les flancs,  
 Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle,  
 Ne les accusons point; plaignons plutôt ces gens.

Jupiter sur un seul modele

N'a pas formé tous les esprits.

Il est des naturels de Coes & de Perdrix.

S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie

En plus honnête compagnie.

Le maître de ces lieux en ordonne autrement.

Il nous prend avec des tonnelles,

Nous loge avec des Coes, & nous coupe les ailes:

C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.





## VIII.

*Le Chien à qui on a coupé les oreilles.*

**Q**U'ay-je fait pour me voir ainsi  
Mutilé par mon propre maître?  
Le bel état où me voici!

Devant les autres Chiens oserai-je parêtré?  
O Rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,  
Qui vous feroit choses pareilles?

Ainsi crioit Mouflar jeune dogue; & les gens  
Peu touchés de ses cris douloureux & perçans,  
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.  
Mouflar y croyoit perdre: Il vit avec le tems  
Qu'il y gaignoit beaucoup; car étant de nature

A

A piller ses pareils , mainte mesaventure

L'auroit fait retourner chez lui

Avec cette partie en cent lieux alterée ;

Chien hargneux a toûjours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui

C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,

On le munit de peur d'esclandre :

Témoin maître Monflar armé d'un gorgerin ;

Du reste ayant d'oreille autant que sûr ma main ,

Un Loup n'eût sçu par où le prendre.





## IX.

*Le Berger & le Roi.*

**D**Eux demons à leur gré partagent nôtre vie,  
 Et de son patrimoine ont chassé la raison.  
 Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.  
 Si vous me demandez leur état & leur nom,  
 J'appelle l'un, Amour, & l'autre; Ambition.  
 Cette dernière étend le plus loin son empire;  
 Car même elle entre dans l'amour.  
 Je le ferois bien voir: mais mon but est de dire  
 Comme un Roy fit venir un Berger à sa Cour.  
 Le conte est du bon tems, non du siècle où nous som-  
 mes.

Ce

Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,  
 Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,  
 Grace aux soins du Berger, de tres-notables sommes.  
 Le Berger plût au Roi par ces soins diligens  
 Tu merites, dit-il, d'être Pasteur de gens;  
 Laisse-là tes moutons, vien conduire des hommes.

Je te fais Juge Souverain.

Voilà nôtre Berger la balance à la main.

Quoi qu'il n'eût gueres vû d'autres gens qu'un Hermi-  
 te,

Son troupeau, ses mâtins, le loup, & puis c'est tout,  
 Il avoit du bon sens; le reste vient en suite.

Bref il en vint fort bien à bout.

L'Hermite son voisin accourut pour lui dire:

Veillay-je, & n'est-ce point un songe que je vois?

Vous favori! vous grand! défiez-vous des Rois:

Leur faveur est glissante: on s'y trompe; & le pire,

C'est qu'il en coûte cher; de pareilles erreurs

Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.

Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage.

Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre rit,

Et nôtre Hermite poursuivit;

Voiez combien déjà la Cour vous rend peu sage.

Je crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage

Un serpent engourdi de froid

Vint s'offrir sous la main; il le prit pour un foïet.

Le sien s'étoit perdu tombant de sa ceinture.

Il rendoit grace au Ciel de l'heureuse aventure,

Quand un passant cria: Que tenez-vous? ô Dieux!

Jettez cet animal traître & pernicieux,

Ce serpent. C'est un foïet. C'est un serpent, vous  
 dis-je:

A tant tourmenter quel intérêt m'oblige?

Pretendez-vous garder ce trésor! Pourquoi non?

Mon foïet étoit usé; j'en retrouve un fort bon;

Vous

Vous n'en parlez que par envie.  
 L'aveugle enfin ne le crût pas,  
 Il en perdit bientôt la vie :  
 L'animal dégourdi piqua son homme au bras.  
 Quant à vous, j'ose vous prédire  
 Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.  
 Eh, que me sauroit-il arriver que la mort ?  
 Mille dégouts viendront, dit le Prophete Hermite.  
 Il en vint en effet ; l'Hermite n'eût pas tort.  
 Mainte peste de Cour, fit tant par maint ressort,  
 Que la candeur du Juge, ainsi que son merite,  
 Furent suspects au Prince. On cabale, on suscite  
 Accusateurs & gens grevez par ses arrefts.  
 De nos biens, dirent-ils ; il s'est fait un Palais.  
 Le Prince voulut voir ses richesses immenses,  
 Il ne trouva par tout que mediocrité,  
 Loujanges du desert & de la pauvreté ;  
 C'étoient-là ses magnificences.  
 Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix.  
 Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.  
 Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien surpris  
 Tous les machineurs d'impostures.  
 Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,  
 L'habit d'un gardeur de troupeaux,  
 Petit chapeau, jupon, panetiere, houlette,  
 Et je pense aussi sa musette.  
 Doux tresors, ce dit-il, chers gages qui jamais  
 N'atirâtes sur vous l'envie & le menfonge,  
 Je vous reprens : sortons de ces riches Palais  
 Comme l'on fortiroit d'un songe.  
 Sire, pardonnex-moi cette exclamation.  
 J'avois prévu ma cheute en montant sur le faîte.  
 Je m'y suis trop complû ; mais qui n'a dans la tête.  
 Un petit grain d'ambition ?



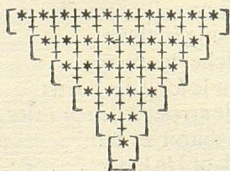
X.

*Les Poissons & le Berger qui jouë  
de la flute.*

**T**Yrcis qui pour la seule Annette  
Faisoit resonner les accords.  
D'une voix & d'une musette,  
Capables de toucher les morts,  
Chantoit un jour le long des bords  
D'une onde arrosant des prairies,  
Dont Zephire habitoit les campagnes fleuries.  
Annette cependant à la ligne péchoit;  
Mais nul poisson ne s'approchoit.  
La Bergere perdoit ses peines.

Le

Le berger qui par ses chansons  
 Eût attiré des inhumaines,  
 Crût, & crût mal, attirer des poissons.  
 Il leur chanta ceci. Citoyens de cette onde,  
 Laissez vôte Nayade en sa grotte profonde.  
 Venez voir un objet mille fois plus charmant.  
 Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle :  
 Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle :  
 Vous serez traitez doucement,  
 On n'en veut point à vôte vie :  
 Un vivier vous attend plus chair que fin cristal.  
 Et quand à quelques-uns l'appat seroit fatal,  
 Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.  
 Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;  
 L'auditoire étoit sourd aussi bien que muet.  
 Tyrcis eût beau prêcher : ses paroles miellées  
 S'en étant aux vents envolées,  
 Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris,  
 Voilà les poissons mis aux pieds de la Bergere.  
 O vous Pasteurs d'humains & non pas de brebis :  
 Rois qui croyez gagner par raisons les esprits  
 D'une multitude étrangere,  
 Cen'est jamais par-là que l'on en vient à bout :  
 Il y faut une autre maniere,  
 Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.







## XI.

*Les deux Perroquets , le Roy & son fils.*

**D**eux Perroquets , l'un pere & l'autre fils,  
 Du rost d'un Roi faisoient leur ordinaire.  
 Deux demi-dieux , l'un fils & l'autre pere,  
 De ces oiseaux faisoient leurs favoris.

L'âge lioit une amitié sincere  
 Entre ces gens : les deux peres s'aimoient ;  
 Les deux enfans , malgré leur cœur frivole,  
 L'un avec l'autre aussi s'accoûtoient ,  
 Nourris ensemble , & compagnons d'école.  
 C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet ;  
 Car l'enfant étoit Prince & son pere Monarque.

Par

## 196 FABLES CHOISIES.

Par le temperament que luy donna la Parque,  
 Il aimoit les oiseaux. Un Moineau fort coquet,  
 Et le plus amoureux de toute la Province,  
 Faisoit aussi sa part des delices du Prince.

Ces deux rivaux un jour ensemble se joüans,

Comme il arrive aux jeunes gens,

Le jeu devint une querelle.

Le passereau peu circonspec,

S'attira de tels coups du bec,

Que demi mort & traînant l'aîle,

On crût qu'il n'en pourroit guerir.

Le Prince indigné fit mourir

Son Perroquet. Le bruit en vint au pere.

L'infortuné vieillard crie & se desespere.

Le tout en vain ; ses cris sont superflus :

L'oiseau parleur est déjà dans la barque :

Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus

Fait qu'en fureur sur le fils du Monarque

Son pere s'en va fondre, & lui creve les yeux.

Il se sauve aussi-tôt, & choisit pour azile

Le haut d'un Pin. Là dans le sein des Dieux

Il goute sa vengeance en lieu seur & tranquille.

Le Roy luy-même y court, & dit pour l'attirer

Ami, reviens chez moi : que nous sert de pleurer ?

Haine, vengeance & deüil, laissons tout à la porte.

Je suis contraint de déclarer,

Encor que ma douleur soit forte,

Que le tort vient de nous ! mon fils fut l'agresseur.

Mon fils ! non ; C'est le fort qui du coup est l'auteur.

La Parque avoit écrit de tout tems en son livre

Que l'un de nos enfans devoit cesser de vivre,

L'autre de voir, par ce malheur.

Consolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.

Le Perroquet dit : Sire Roi,

Crois-tu qu'après un tel outrage

Je

Je me doive fier à toi ?

Tu m'allegues le sort ; prétens-tu par ta foi  
Me leurrer de l'appat d'un profane langage ?  
Mais que la providence ou bien que le destin

Regle les affaires du monde ,

Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin

Ou dans quelque Forêt profonde

J'acheverai mes jours loin du fatal objet

Qui doit t'être un juste sujet

De haine & de fureur. Je sai que la vengeance

Est un morceau de Roi , car vous vivez en Dieux ,

Tu veux oublier cette offense :

Je le crois : cependant , il me faut pour le mieux

Eviter ta main & tes yeux.

Sire Roi mon ami , va t'en , tu perds ta peine ,

Ne me parle point de retour ;

L'absence est aussi bien un remede à la haine.

Qu'un appareil contre l'amour.





## XII.

*La Lionne, & l'Ourſe.*

**M**Ère Lionne avoit perdu ſon fan.  
 Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée,  
 Pouſſoit un tel rugiſſement  
 Que toute la Forêt étoit importunée.  
 La nuit ni ſon obſcurité,  
 Son ſilence & ſes autres charmes,  
 De la Reine des bois n'arrêtoit les vacarmes.  
 Nul animal n'étoit du ſommeil viſité.  
 L'Ourſe en fin luy dit : Ma commere,  
 Uu mot ſans plus ; tous les enfans  
 Qui ſont paſſez entre vos dents,

N'a-

N'avoient-ils ni pere ni mere ?  
Ils en avoient. S'il est ainsi,  
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompües,  
Si tant de meres se font teuës,  
Que ne vous taifez-vous aussi ?  
Moi me taire ? moi malheureuse !  
Ah j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner.  
Une vieillesse douloureuse.

Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?  
Helas ! c'est le destin qui me hait. Ces parolles  
Ont été de tout tems en la bouche de tous.  
Miserables humains, ceci s'adressé à vous :  
Je n'entens resonner que des plaintes frivoles.  
Quiconque en pareil cas se croit haï des Cieux,  
Qu'il confidere Hecube, il rendra grace aux Dieux.





## XIII.

*Les deux Aventuriers & le Talisman.*

AUCUN chemin de fleurs ne conduit à la gloire.  
 Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule & ses tra-  
 vaux?

Ce Dieu n'a guere de rivaux :

J'en voi peu dans la Fable, encor moins dans l'Histoire  
 En voici pourtant un que de vieux Talifinans  
 Firent chercher fortune au pais des Romans.

Il voyageoit de compagnie ,

Son camarade & lui trouverent un poteau ,  
 Aiant au haut cet écriteau.

Seigneur Aventurier , s'il te prend quelque envie

De

De voir ce que n'a veu nul Chevalier errant,

Tu n'as qu'à passer ce torrent,

Puis prenant dans tes bras un Elefant de pierre,

Que tu verras couché par terre,

Le porter d'une haleine au sommet de ce mont

Qui menace les Cieux de son superbe front.

L'un des deux Chevaliers seigna du nez. Si l'onde

Est rapide autant que profonde,

Dit-il, & supposé qu'on la puisse passer,

Pourquoi de l'Elefant s'aller embarasser ?

Quelle ridicule entreprise !

Le sage l'aura fait par tel art & de guise,

Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas ;

Mais jusq'au haut du mont, d'une haleine il n'est pas

Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure

Ne soit d'un Elefant nain, pigmée, avorton ;

Propre à mettre au bout d'un baston ;

Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?

On nous veut attraper dedans cette écriture :

Ce sera quelque enigme à tromper un enfant.

C'est pourquoy je vous laisse avec vôtre Elefant.

Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,

Les yeux clos à travers cette eau.

Ni profondeur ni violence

Ne pûrent l'arrêter, & selon l'écriveau

Il vid son Elefant couché sur l'autre rive,

Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive

Rencontre une esplanade, & puis une cité.

Un cri par l'Elefant est aussi-tôt jetté.

Le peuple aussi-tôt sort en armes.

Tout autre Aventurier au bruit de ces alarmes

Auroit fui. Celui-ci loin de tourner le dos

Veut vendre au moins sa vie, & mourir en Heros.

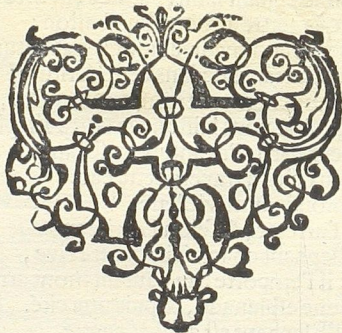
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte,

Le proclamer Monarque au lieu de son Roi mort.

202 FABLES CHOISIES.

Il ne se fit prier que de la bonne sorte,  
Encor que le fardeau fut, dit-il, un peu fort.  
Sixte en disoit autant quand on le fit saint Pere,  
(Scroit-ce bien une misere  
Que d'être Pape ou d'être Roi?)

On reconnut bientôt son peu de bonne foi.  
Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.  
Le sage quelquefois fait bien d'executer,  
Avant que de donner le tems à la sagesse  
D'envifager le fait, & sans la consulter.







## XIV.

DISCOURS A MONSIEUR  
le Duc de la Rochefoucault.

**J**E me suis souvent dit, voyant de quelle sorte  
 L'homme agit, & qu'il se comporte  
 En mille occasions comme les animaux :  
 Le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts  
 Que ses sujets, & la nature  
 A mis dans chaque creature  
 Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :  
 J'entens les esprits corps, & paitris de matiere.  
 Je vais prouver ce que je dis.  
 A l'heure de l'affut, soit lors que la lumiere

Précipite ses traits dans l'humide séjour ;  
 Soit lors que le Soleil rentre dans sa carrière,  
 Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,  
 Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe ;  
 Et nouveau Jupiter du haut de cet olimpe,

Je foudroie à discrétion

Un lapin qui n'y pensoit guere.

Je vois fuir aussi-tôt toute la nation

Des lapins qui sur la Bruyere,

L'œil éveillé, l'oreille au guet,

S'égayoient & de thim parfumoient leur banquet.

Le bruit du coup fait que la bande

S'en va chercher sa seureté .

Dans la souterraine cité :

Mais le danger s'oublie ; & cette peur si grande

S'évanoïit bien-tôt. Je revois les lapins

Plus gais qu'aparavant revenir sous mes mains.

Ne reconnoit-on pas en cela les humains ?

Dispersez par quelque orage

A peine ils touchent le port,

Qu'ils vont hazarder encor

Même vent, même naufrage,

Vrais lapins on les revoit

Sous les mains de la fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passant par quelque endroit

Qui n'est pas de leur détroit,

Je laisse à penser qu'elle fête,

Les chiens du lieu n'ayans en tête

Qu'un interest de gueule, à cris, à coups de dents

Vous accompagnent ces passans

Jusqu'aux confins du territoire.

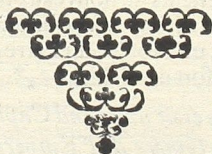
Un interêt de biens, de grandeur, & de gloire,

Aux Gouverneurs d'Etats, à certains courtisans,

A gens de tous métiers en fait tout autant faire.

On

On nous void tous pour l'ordinaire  
 Piller le survenant , nous jeter sur sa peau.  
 La coquette & l'auteur sont de ce caractère ;  
 Malheur à l'écrivain nouveau.  
 Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau ,  
 C'est le droit du jeu , c'est l'affaire.  
 Cent exemples pourroient appuyer mon discours ;  
 Mais les ouvrages les plus courts  
 Sont touûjours les meilleurs. En cela j'ai pour guides  
 Tous les maîtres de l'art , & tiens qu'il faut laisser  
 Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :  
 Ainsi ce discours doit cessër  
 Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide ,  
 Et dont la modestie égale la grandeur ,  
 Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur  
 La loüange la plus permise ,  
 La plus juste & la mieux acquise ,  
 Vous enfin dont à peine ai-je encore obtenu  
 Que vôtre nom reçut ici quelques hommages ,  
 Du tems & des censeurs défendant mes ouvrages ,  
 Comme un nom qui des ans & des peuples connu ,  
 Fait honneur à la France en grands noms plus seconde  
 Qu'aucun climat de l'Univers ,  
 Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde  
 Que vous m'avez donné le sujet de ces Vers.





## XV.

*Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre  
& le Fils de Roi.*

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,  
Presque nuds échapez à la fureur des ondes,  
Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un Fils de Roi,  
Reduits au fort de Bellizaire, \* De-

\* Bellizaire étoit un grand Capitaine, qui aiant commandé les Armées de l'Empereur & perdu les bonnes grâces de son Maître, tomba dans un tel point de misere, qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins.

Demandoient aux passans de quoi  
Pouvoir soulager leur misere.

De raconter quel fort les avoit assemblez,  
Quoi que sous divers points tous qu'atire ils fussent nez,  
C'est un recit de longue haleine.

Ils s'affirent enfin au bord d'une fontaine.

Là le conseil se tint entre les pauvres gens.  
Le Prince s'étendit sur le malheur des grands.  
Le Pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée.

De leur aventure passée

Chacun fit de son mieux, & s'appliquât au soin  
De pourvoir au commun besoin.

La plainte, ajoûta-t-il, guerit-elle son homme?  
Travaillons; c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.

Un Pâtre ainsi parler! ainsi parler; croit-on  
Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées

De l'esprit & de la raison,

Et que de tout Berger comme de tout mouton,  
Les connoissances soient bornées?

L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon  
Par les trois échoïez aux bords de l'Amerique.

L'un, c'étoit le Marchand, favoit l'Arithmetique;  
A tant par mois, dit-il, j'en donneray leçon.

J'enseignerai la politique,

Reprit le Fils de Roy. Le Noble poursuivit:  
Moi je sçais le blason; j'en veux tenir école:

Comme si devers l'Inde on eût eu dans l'esprit  
La fotte vanité de ce jargon frivole.

Le Pâtre dit: Amis, vous parlez bien; mais quoi,  
Le mois a trente jours, jusqu'à cette échéance

Jeunerons-nous par vôtre foi?

Vous me donnez une esperance

Belle, mais éloignée, & cependant j'ai faim.  
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?

Ou plutôt sur quelle assurance

Fondez-

208 FABLES CHOISIES.

Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?

Avant tout autre c'est celui  
Dont-il s'agit, v<sup>o</sup>tre science

Est courte là-dessus; ma main y supplera.

A ces mots le Pâtre s'en va

Dans un bois: il y fit des fagots dont la vente,

Pendant cette journée & pendant la suivante,

Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant

Qu'ils allassent là bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,

Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;

Et grace aux dons de la nature,

La main est le plus seur & le plus prompt secours.





## LIVRE CINQUIÈME.

## FABLE I.

*Le Lion.*

**S**ultan Leopard autrefois  
 Eût, ce dit-on, par mainte aubeine,  
 Force bœufs dans ses prez ; force Cerfs dans ses bois,  
 Force moutons parmi la plaine.  
 Il nâquit un Lion dans la forêt prochaine  
 Après les complimens & d'une & d'autre part,  
 Comme entre grands il se pratique,  
 Le Sultan fit venir son Visir le Renard.  
 Vieux routier & bon politique.

Tu

Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voisin !

Son Pere est mort, que peut-il faire ?

Plains plutôt le pauvre orphelin.

Il a chez lui plus d'une affaire ;

Et devra beaucoup au destin

S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête.

Le Renard dit branlant la tête :

Tels orphelins, Seigneur . ne me font point pitié :

Il faut de celui-ci conserver l'amitié,

Ou s'efforcer de le détruire,

Avant que la griffe & la dent

Lui soit cruë, & qu'il soit en état de nous nuire :

N'y perdez pas un seul moment.

J'ai fait son horoscope : il croitra par la guerre.

Ce fera le meilleur Lion

Pour ses amis qui soit sûr terre,

Tâchez donc d'en être, sinon

Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.

Le Sultan dormoit lors ; & dedans son domaine

Chacun dormoit aussi, bêtes, gens ; tant qu'enfin

Le Lionceau devient vrai Lion. La tocsin

Sonne aussi-tôt sur lui, l'alarme se promeine

De toutes parts ; & le Vifir

Consulté là-dessus dit avec un soupir :

Pourquoi l'irritez-vous ? la chose est sans remede.

En vain nous appellons mille gens à nôtre aide.

Plus ils font, plus il coûte ; & je ne les tiens bons

Qu'a manger leur part des moutons.

Appaisez le Lion : seul il passe en puissance

Ce monde d'alliez vivans sur nôtre bien :

Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien ,

Son courage, sa force, avec sa vigilance.

Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton :

S'il n'en est pas content jetez en davantage.

Joignez-y quelque bœuf : choisissez pour ce don

Tout



Tout le plus gras du paturage.  
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plût pas ,  
Il en prit mal , & force états  
Voisins du Sultan en pâtirent :  
Nul n'y gagna ; tous y perdirent.  
Quoi que fit ce monde ennemi ,  
Celui qu'ils craignoient fut le maître.  
Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami  
Si vous voulez le laisser craître.





## II.

*Pour Monseigneur le Duc du Maine.*

**J**upiter eût un fils qui se sentant du lieu  
 Dont-il tiroit son origine  
 Avoit l'ame toute divine.  
 L'enfance n'aime rien : celle du jeune Dieu  
 Faisoit sa principale affaire  
 Des doux soins d'aimer & de plaie.  
 En lui l'amour & la raison  
 Devanecrent le tems, dont les aîles legeres  
 N'amenent que trop-tôt, hélas ! chaque saison.  
 Flore aux regards rians, aux charmantes manieres  
 Toucha d'abord le cœur du jeune Olimprien.  
 Ce que la passion peut inspirer d'adresse,

Sen-

Sentimens délicats & remplis de tendresse,  
 Pleurs, soupirs, tout en fut : bref il n'oublia rien.  
 Le fils de Jupiter devoit par sa naissance  
 Avoir un autre esprit & d'autres dons des Cieux,

Que les enfans des autres Dieux.

Il sembloit qu'il n'agit que par reminiscence,  
 Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,  
 Tant il le fit parfaitement.

Jupiter cependant voulut le faire instruire  
 Il assembla les Dieux, & dit: J'ai sçu conduire  
 Seul & sans compagnon jusqu'ici l'Univers:

Mais il est des emplois divers

Qu'aux nouveaux Dieux je distribuë.

Sur cét enfant cheri j'ay donc jetté la veuë.  
 C'est mon sang : tout est plein déjà de ses Autels.

Afin de meriter le rang des immortels,  
 Il faut qu'il sçache tout. Le maître du Tonnerre  
 Eût à peine achevé que chacun applaudit.

Pour sçavoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.

Je veux, dit le Dieu de la guerre,

Lui montrer moi-même cét art

Par qui maints Heros ont eu part

Aux honneurs de l'Olimpe, & grossi cét empire.

Je ferai son maître de lyre,

Dit le blond & docte Apollon.

Et moi, reprit Hercule à la peau de Lion,

Son maître à surmonter les vices,

A domter les transports, monstres empoisonneurs,

Comme Hydres renaissans sans cesse dans les cœurs.

Ennemi de molles délices,

Il apprendra de moi les sentiers peu battus

Qui meinent aux honneurs sur les pas des vertus.

Quand ce vint au Dieu de Cythere,

Il dit qu'il lui montreroit tout.

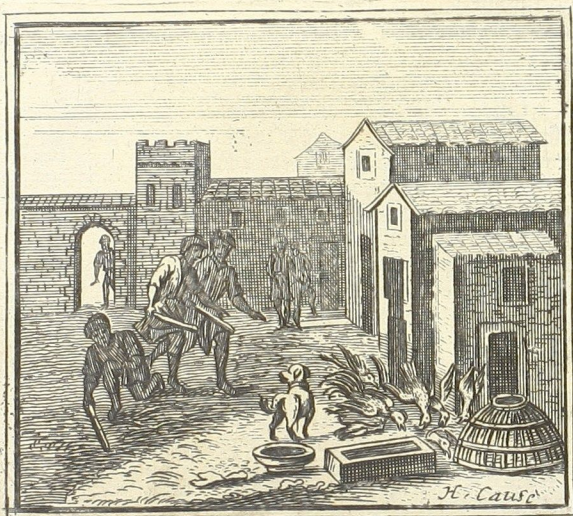
L'amour avoit raison : de quoi ne vient à bout

L'Esprit joint au desir de plaire?

Tom. IV.

P

III.



## III.

*Le Fermier, le Chien, & le Renard.*

**L**E Loup & le Renard font d'étranges voisins :  
 Je ne bâtirai point autour de leur demeure.  
 Ce dernier guettoit à toute heure  
 Les poules d'un Fermier ; & quoi que des plus fins  
 Il n'avoit pû donner d'atteinte à la volaille.  
 D'une part l'appetit, de l'autre le danger,  
 N'étoient pas au compere un embarras léger.  
 Hé quoi, dit-il, cette canaille,  
 Se moque impunément de moi ?  
 J'vais, je viens je me travaille,  
 J'imagine cent tours ; le rustre en paix chez soi

VOUS

Vous fait argent de tout, convertit en monnoye,  
 Ses chapons, sa poulaille; il en a même au croc:  
 Et moi maître passé, quand j'attrape un vieux coq,

Je suis au comble de la joye!

Pourquoi Sire Jupin m'a-t-il donc appellé  
 Au métier de Renard? je jure les puissances  
 De l'Olimpe & du Styx; il en sera parlé.

Roulant en son cœur ces vengeances,  
 Il choisit une nuit liberale en pavots:  
 Chacun étoit plongé dans un profond repos;  
 Le Maître du logis, les valets, le chien même,  
 Poules, poulets, chapons, tout dormoit, le fermier

Laisant ouvert son poulailler,

Commit une sottise extrême.

Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté;  
 Le dépeuple, remplit de meurtres la cité:

Les marques de sa cruauté,

Parurent avec l'Aube: on vid un étalage

De corps sanglans, & de carnage

Peu s'en falut que le Soleil

Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.

Tel, & d'un spectacle pareil,

Apollon irrité contre le fier Atride

Joncha son camp de mots; on vid presque détruit

L'ost des Grecs, & ce fut l'ouvrage d'une nuit.

Tel encore autour de sa tente

Ajax à l'ame impatiente,

De moutons, & de boucs fit un vaste debris,

Croyant tuër en eux son concurrent Uliſſe,

Et les auteurs de l'injustice

Par qui l'autre emporta le prix.

Le Renard autre Ajax aux volailles funeste,

Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.

Le Maître ne trouva de recours qu'à crier

Contre ses gens, son chien, c'est l'ordinaire usage.

216 FABLES CHOISIES.

Ah maudit animal qui ne's bon qu'à noier,  
 Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage?  
 Que ne l'évitiez-vous! c'eût été plutôt fait.  
 Si vous Maître & Fermier à qui touche le fait,  
 Dormez sans avoir soin que la porte soit close,  
 Voulez-vous que moi chien qui n'ai rien à la chose,  
 Sans aucun intérêt je perde le repos?

Ce chien parloit tres-apropos:  
 Son raisonnement pouvoit être  
 Fort bon dans la bouche d'un Maître;  
 Mais n'étant que d'un simple chien,  
 On trouva qu'il ne valoit rien.

On vous sangla le pauvre drille  
 Toi donc, qui que tu sois, ô pere de famille,  
 (Et je ne t'ay jamais envié cet honneur,)  
 T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'est er-  
 reur.

Couche-toi le dernier, & voi fermer ta porte.  
 Que si quelque affaire t'importe,  
 Ne la fais point par procureur





## IV.

*Le songe d'un habitant du Mogol.*

**J**adis certain Mogol vid en songe un Vizir,  
 Aux champs Elisiens possesseur d'un plaisir,  
 Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée;  
 Le même songeur vid en une autre contrée

Un Hermite entouré de feux,  
 Qui touchoit de pitié même les malheureux.  
 Le cas parut étrange, & contre l'ordinaire,  
 Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris.  
 Le dormeur s'éveilla tant il en fut surpris.  
 Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,  
 Il se fit expliquer l'affaire.

P 3

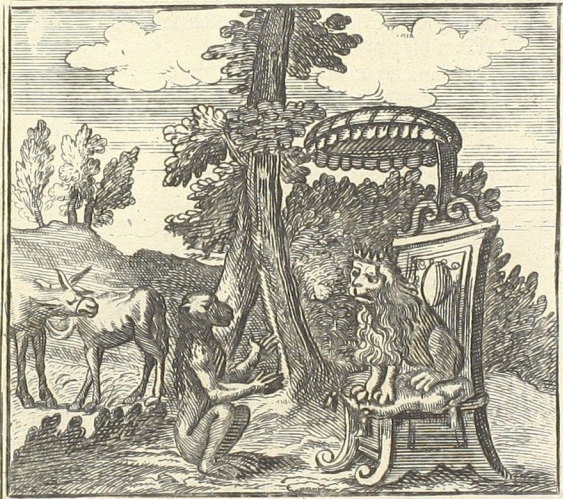
L'in-

## 218 FABLES CHOISIES.

L'interprete lui dit : Ne vous étonnez point ;  
 Votre songe a du sens , & si j'ai sur ce point  
 Aquis tant soit peu d'habitude ,  
 C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain sejour  
 Ce Vizir quelquefois cherchoit la solitude ;  
 Cét Hermite aux Vizirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajoûter au mot de l'interprete ,  
 J'inspirerois ici l'amour de la retraite :  
 Elle offre à ses amans des biens sans embarras ,  
 Biens purs , presens du Ciel , qui naissent sous les pas.  
 Solitude où je trouve une douceur secrete ,  
 Lieux que j'aimai toujours , ne pourrai-je jamais ,  
 Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais ?  
 O qui m'arrêtera sous vos sombres aziles !  
 Quand pourront les nœuf Sœurs ; loin des cœurs &  
 des Villes ,  
 M'occuper tout entier , & m'apprendre des Cieux  
 Les divers mouvemens inconnus à nos yeux ,  
 Les noms & les vertus de ces clartez errantes ,  
 Par qui sont nos destins & nos mœurs differentes ?  
 Que si je ne suis né pour de si grands projets ,  
 Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !  
 Que je peigne en mes Vers quelque rive fleurie !  
 La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ;  
 Je ne dormirai point sous de riches lambris.  
 Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?  
 En est-il moins profond , & moins plein de delices ?  
 Je lui vouë au desert de nouveaux sacrifices.  
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts ,  
 J'aurai vécu sans soins , & mourrai sans remords.





V.

*Le Lion, le Singe, & les deux Anes,*

**L** E Lion, pour bien gouverner,  
 Voulant apprendre la morale,  
 Se fit un beau jour amener  
 Le Singe maître és arts chez la gent animale.  
 La premiere leçon que donna le Regent,  
 Fut celle-ci : Grand Roi, pour regner sagement,  
 Il faut que tout Prince prefere  
 Le zele de l'Etat à certain mouvement,  
 Qu'on appelle communement,  
 Amour propre ; car c'est le pere,  
 C'est l'auteur de tous les défauts,

P 4

Que

Que l'on remarque aux animaux.  
 Vouloir que de tout poinct ce sentiment vous quite,  
 Ce n'est pas chose si petite  
 Qu'on en vienne à bout en un jour;  
 C'est beaucoup de pouvoit moderer cét amour  
 Par là vôtre personne auguste  
 N'admettra jamais rien en foi  
 De ridicule ni d'injuste.  
 Donne moi, repartit le Roi,  
 Des exemples de l'un & l'autre,  
 Toute espece, dit le Docteur,  
 (Et je commence par la nôtre)  
 Toute profession s'estime dans son cœur,  
 Traite les autres d'ignorantes,  
 Les qualifie impertinentes,  
 Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.  
 L'amour propre au rebours, fait qu'au degré suprême  
 On porte ses pareils; car c'est un bon moien  
 De s'élever aussi soi-même;  
 De tout ce que dessus j'argumente tres-bien,  
 Qu'ici bas maint talent n'est que pure grimace,  
 Cabale & certain art de se faire valoir,  
 Mieux sçu des ignorans, que des gens de savoir.  
 L'autre jour suivant à la trace  
 Deux Anes qui prenant tour à tour l'encensoir  
 Se loioient tour à tour, comme c'est la maniere;  
 J'ouïs que l'un des deux disoit à son confrere:  
 Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste & bien sot  
 L'homme cét animal si parfait? il profane  
 Nôtre auguste nom, traînant d'Ane  
 Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot:  
 Il abuse encore d'un mot,  
 Et traite nôtre rire, & nos discours de braire.  
 Les humains sont plaisans de pretendre exceller  
 Par dessus nous; non, non; c'est à vous de parler,

A leurs Orateurs de se taire.

Voilà les vrayz braillards ; mais laissons-là ces gens ;

Vous m'entendez , je vous entends :

Il suffit , & quant aux merveilles ,

Dont vôtre divin chant vient frapper les oreilles ,

Philomele est au prix novice dans cét Art :

Vous surpassez Lambert. L'autre baudet repart :

Seigneur , j'admire en vous des qualitez pareilles.

Ces Anes non contens de s'être ainzi gritez ,

S'en allerent dans les Citez

L'un l'autre se prôner. Chacun d'eux croioit faire

En prisant ses pareils une fort bonne affaire ,

Pretendant que l'honneur en reviendroit sur luy.

J'en connois beaucoup aujourd'huy ,

Non parmi les baudets , mais parmi les puissances

Que le Ciel vouloit mettre en de plus hauts degrez ,

Qui changeroient entre eux les simples excellences ,

S'ils osoient en des majestez.

J'en dis peut-être plus qu'il ne faut , & suppose

Que vôtre Majesté gardera le secret.

Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait

Qui lui fit voir entre autre chose

L'amour propre , donnant du ridicule aux gens.

L'injuste aura son tour : il y faut plus de tems.

Ainzi parla ce Singe. On ne m'a pas sçu dire

S'il traita l'autre poinct ; car il est delicat ;

Et nôtre maître és Arts qui n'étoit pas un fat

Regardoit ce Lion comme un terrible Sire.



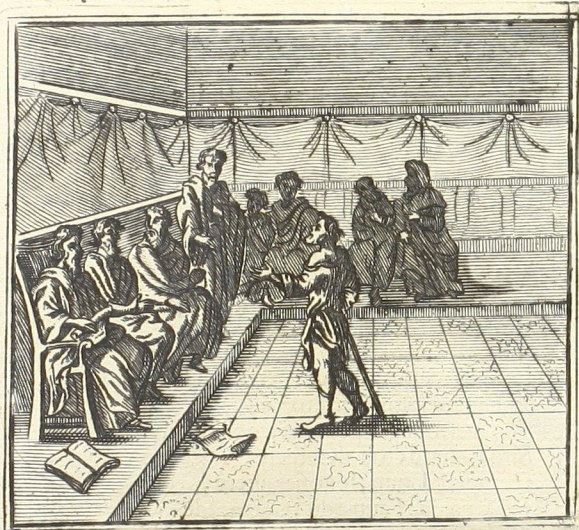


## VI.

*Le Loup, & le Renard.*

**M**Ais d'où vient qu'au Renard  
 Esope accorde un point ;  
 C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie.  
 J'en cherche la raison, & ne la trouve point.  
 Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,  
 Ou d'attaquer celle d'autrui,  
 N'en fait-il pas autant que lui ?  
 Je crois qu'il en fait plus, & j'oferois peut-être.  
 Avec quelque raison contredire mon maître.  
 Voici pourtant un cas où tout l'honneur échût  
 A l'hôte des terriers. Un soir il aperceût  
 La Lune au fond d'un puits: l'orbiculaire image: Lui

Lui parut un ample fromage.  
 Deux sceaux alternativement  
 Puiſoient le liquide élément.  
 Nôtre Renard preſſé par une ſaim canine,  
 S'accommode en celui qu'au haut de la machine  
 L'autre ſceau tenoit ſuſpendu.  
 Voilà l'animal déçendu,  
 Tiré d'erreur; mais fort en peine,  
 Et voyant ſa perte prochaine.  
 Car comment remonter ſi quelque autre affamé  
 De la même image charmé,  
 Et ſuccédant à ſa miſere  
 Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?  
 Deux jours s'étoient paſſéz ſans qu'aucun vînt au puits,  
 Le tems qui toujours marche avoit pendant deux nuits,  
 Echancré ſelon l'ordinaire.  
 De l'aſtre au front d'argent la face circulaire.  
 Sire Renard étoit deſeſpéré,  
 Compere Loup, le goſier alteré,  
 Paſſé par là: l'autre dit; Camarade,  
 Je vous veux régaler; voyez-vous cét objet?  
 C'eſt un fromage exquis. Le Dieu Faune l'a fait  
 La vache Iô donna le laiët.  
 Jupiter, s'il étoit malade,  
 Reprendroit l'appetit en tâtant d'un tel mets.  
 J'en ay mangé cette échancre,  
 Le reſte vous ſera ſuffiſante pâture.  
 Descendez dans un ſceau que j'ay là mis exprés.  
 Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajuſtât l'hiſtoire,  
 Le Loup fut un ſot de le croire:  
 Il deſcend, & ſon poids emportant l'autre part,  
 Reguinde en haut maître Renard.  
 Ne nous en mocquons point: nous nous laiſſons ſeduire  
 Sur auſſi peu de fondement;  
 Et chacun croit fort aiſement  
 Ce qu'il craint, & ce qu'il deſire.



## VII.

*Le Païsan du Danube.*

**I**l ne faut point juger des gens sur l'apparence.  
 Le conseil en est bon ! mais il n'est pas nouveau :  
 Jadis l'erreur du Souriceau  
 Me servit à prouver le discours que j'avance.  
 J'ai pour le sonder à present.  
 Le bon Socrate, Esope, & certain Païsan  
 Des rives du Danube, homme dont Marc Aurele  
 Nous fait un portrait fort fidele.  
 On connoit les premiers ; quant à l'autre, voici  
 Le personnage en racourci.  
 Son Menton nourrissoit une barbe touffuë,

Toute

Toute sa personne veluë

Représentoit un Ours , mais un Ours mal leché.

Sous un fourcil épais il avoit l'œil caché ,

Le regard de travers , nez tortu , grosse levre

Portoit fayon de poil de chevre ,

Et ceinture de joncs marins.

Cét homme ainsi bâti fut député des Villes

Que lave le Danube : il n'étoit point d'aziles ,

Où l'avarice des Romains

Ne penetrât alors , & ne portât les mains.

Le député vint donc , & fit cette harangue ,

Romains , & vous Senat assis pour m'écouter ,

Je supplie avant tout les Dieux de m'affister :

Veüillent les immortels conducteurs de ma langue

Que je ne dise rien qui doive être repris.

Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits ,

Que tout mal & toute injustice :

Faute d'y recourir on viole leurs loix.

Témoin nous que punit la Romaine avarice :

Rome est par nos forfaits , plus que par ses exploits ,

L'instrument de nôtre supplice.

Craignez Romains , craignez , que le Ciel quelque jour

Ne transporte chez vous les pleurs & la misere ,

Et mettant en nos mains par un juste retour

Les armes dont se sert sa vengeance severe ,

Il ne vous fasse en sa colere

Nos esclaves à vôtre tour.

Et pourquoi sommes nous les vôtres ? qu'on me die

En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?

Quel droit vous a rendus maîtres de l'Univers ?

Pourquoi venir troubler une innocente vie ?

Nous cultivions en paix d'heureux champs , & nos

mains

Etoient propres aux Arts , ainsi qu'au labourage :

Qu'avez-vous appris aux Germains ?

Ils ont l'adresse & le courage :

S'ils

## 226 FABLES CHOISIES.

S'ils avoient eu l'avidité,  
 Comme vous, & la violence,  
 Peut-être en vôtre place ils auroient la puissance,  
 Et sçauroient en user sans inhumanité.  
 Celle que vos Preteurs ont sur nous exercée  
 N'entre qu'à peine en la pensée.  
 La majesté de vos Autels  
 Elle même en est offensée :  
 Car sachez que les immortels  
 Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples ;  
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,  
 De mépris d'eux, & de leurs Temples,  
 D'avarice qui va jusques à la fureur.  
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome ;  
 La terre, & le travail de l'homme  
 Font pour les assouvir des efforts superflus.  
 Retirez les ; on ne veut plus  
 Cultiver pour eux les campagnes  
 Nous quittons les Citez, nous fuyons aux montagnes  
 Nous laissons nos cheres compagnes.  
 Nous ne conversons plus qu'avec des Ours affreux,  
 Découragez de mettre au jour des malheureux ;  
 Et de peupler pour Rome un país qu'elle opprime.  
 Quant à nos enfans déjà nez  
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornez :  
 Vos Preteurs au mal-heur nous font joindre le crime.  
 Retirez-les, il ne nous apprendront  
 Que la mollesse, & que le vice.  
 Les Germains comme eux deviendront  
 Gens de rapine & d'avarice.  
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord :  
 N'a-t-on point de present à faire ?  
 Point de pourpre à donner ? c'est en vain qu'on espere  
 Quelque refuge aux loix ; encor leur ministere  
 A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort

Doit



Doit commencer à vous déplaire.

Je finis Punissez de mort

Une plainte un peu trop sincere.

A ces mots il se couche, & chacun étonné

Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence

Du sauvage ainsi prosterné.

On le créa Patrice, & ce fut la vengeance,

Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit

D'autres Preteurs, & par écrit

Le Senat demanda ce qu'avoit dit cet homme,

Pour servir de modele aux parleurs à venir.

On ne sçeut pas long-tems à Rome

Cette éloquence entretenir.





## VIII.

*Le vieillard, & les trois jeunes hommes.*

**U**N octogenaire plantoit.  
 Passé encor de bâtir ; mais planter à cet âge !  
 Disoient trois joveux enfans du voisinage,  
 Assûrement il radotoit.  
 Car au nom des Dieux , je vous prie ,  
 Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir,  
 Autant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.  
 A quoi bon charger vôtre vie  
 Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?  
 Ne songez deormais qu'à vos erreurs passées :  
 Quittez le long espoir , & les vastes pensées ?

Tout

Tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous mêmes,

Repartit le Vieillard. Tout établissement.  
Vient tard & dure peu. La main des Parques blêmes.  
De vos jours, & des miens se jouë également.  
Nos termes sont pareils par leur courte durée  
Qui de nous des clartez de la voûte azurée  
Doit jouïr le dernier? Est-il aucun moment  
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?

Mes arriere neveux me devront cet ombrage:

Hé bien défendez-vous au Sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?  
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:  
J'en puis jouïr demain, & quelques jours encore;  
Je puis enfin conter l'Aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le Vieillard eut raison; l'un des trois jouvenceaux  
Se noia dès le port allant à l'Amerique.  
L'autre afin de monter aux grandes dignitez,  
Dans les emplois de Mars servant la Republique,  
Par un coup impréveu vit ses jours emportez.

Le troisiéme tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter:

Et pleurez du vieillard, il grava sur leur marbre  
Ce que je viens de raconter.



## IX.

*Les Souris & le Chat-huant.*

**I**L ne faut jamais dire aux gens,  
 Ecouûtez un bon mot, oyez une merveille,  
 Savez-vous si les écouûtans  
 En feront une estime à la vôtre pareille ?  
 Voici pourtant un cas qui peut être excepté.  
 Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable,  
 Il a l'air & les traits, encor que veritable.  
 On abatit un pin pour son antiquité,  
 Vieux Palais d'un hibou, triste & sombre retraite  
 De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprete.  
 Dans son tronc caverneux, & miné par le tems

Lo.

Logeoient entre autres habitans

Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.

L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de bled,

Et de son bec avoit leur troupeau mutilé;

Cét Oyseau raisonnoit. Il faut qu'on le confesse.

En son temps aux Souris le compagnon chassa

Les premieres qu'il prit du logis échapées.

Pour y remedier, le drôle estropia

Tout ce qu'il prit en suite Et leurs jambes coupées

Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,

Aujourd'hui l'une, & demain l'autre,

Tout manger à la fois, l'impossibilité

S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé

Sa prévoiance alloit aussi loin que la nôtre;

Elle alloit jusqu'à leur porter

Vivres & grains pour subsister.

Puis qu'un Cartesien s'obstine

A traiter ce hibou de montre, & de machine.

Quel ressort lui pouvoit donner

Le conseil de tronquer un peuple mis en muë?

Si ce n'est pas là raisonner,

La raison m'est chose inconnuë.

Voiez que d'argumens il fit.

Quand ce peuple est pris il s'enfuit :

Donc il faut le croquer aussi-tôt qu'on le hape.

Tout; il est impossible. Et puis pour le besoin

N'en dois-je pas garder? donc il faut avoir soin

De le nourrir sans qu'il échape.

Mais comment? ôtons lui les pieds. Or trouvez moi

Chose par les humains à sa fin mieux conduite.

Quel autre art de penser Aristote & sa suite

Enseignent-ils par vôtre foy?

*Cecy n'est point une Fable, & la chose quoy que  
merveilleuse & presque incroyable, est véritable-*

*ment arrivée. J'ay peut être porté trop loin la prévoiance de ce hibou; car je ne pretends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-cy; mais ces exagerations sont permises à la Poësie, sur tout dans la maniere d'écrire dont je me sers.*

## EPILOGUE.

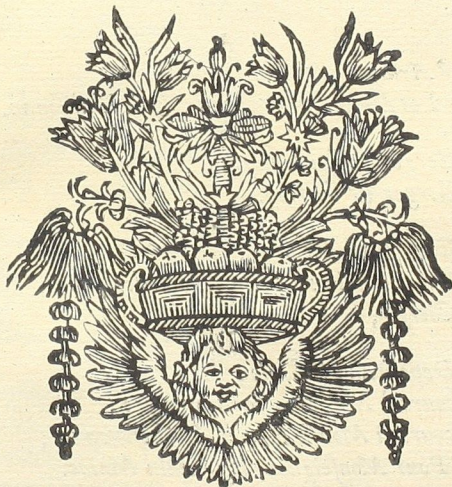
C'Est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure,  
 Traduifoit en langue des Dieux,  
 Tout ce que disent sous les Cieux  
 Tant d'êtres empruntans la voix de la nature.  
 Trucheman de peuples divers  
 Je les faisois servir d'acteurs en mon Ouvrage:  
 Car tout parle dans l'Univers;  
 Il n'est rien qui n'ait son langage.  
 Plus éloquens chez eux qu'ils ne sont dans mes Vers.  
 Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidele,  
 Si mon œuvre n'est pas un assez bon modele,  
 J'ay du moins ouvert le chemin:  
 D'autres pourront y mettre une dernière main.  
 Favoris des neufs Sœurs achevez l'entreprise;  
 Donnez mainte leçon que j'ay sans doute omise:  
 Sous ces inventions il faut l'enveloper:  
 Mais vous n'avez que trop de quoy vous occuper:  
 Pendant le doux employ de ma Muse innocente,  
 Loüis dompte l'Europe, & d'une main puissante  
 Il conduit à leur fin les plus nobles projets

Qu'ait

LIVRE V.

233

Qu'ait jamais formez un Monarque.  
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des Sujets  
Vainqueurs du tems & de la Parque.



T A.

# T A B L E

## D E S

# F A B L E S

Contenuës en cette quatrième Partie.

A.	
<b>L'</b>	<i>Araignée &amp; l'Hirondelle ,</i> 184
	<i>Les deux AVANTURIERS , &amp; le Talisman.</i> 200
B.	
	<i>Le Berger &amp; son troupeau ,</i> 160
	<i>Le Berger &amp; le Roy.</i> 190
C.	
	<i>Le Chat &amp; le Renard ,</i> 150
	<i>Le Chien à qui on a coupé les oreilles ,</i> 188
	<i>Le Cierge ,</i> 146
D.	
	<i>Le Depositaire infidele ,</i> 119
	<i>Discours à Madame de la Sabliere ,</i> 162
	<i>Discours à Monsieur de la Rochefoucault ,</i> 203
	<i>.... Pour Monseigneur le Duc du Maine.</i> 212
E.	
	<i>L'Enfoïsseur &amp; son Compere ,</i> 180
	<i>L'Epilogue ,</i> 232
	<i>L'Escolier , le Pedant le Maître d'un Jardin ,</i> 131
F.	
	<i>Le Fermier , le Chien , &amp; le Renard ,</i> 214
	<i>Le Fou qui vend la Sageſſe ,</i> 138
	Le



T A B L E.

	G.	
	<i>Le Glan &amp; la Citroïille,</i>	129
	H.	
	<i>L'Huïstre &amp; les Plaideurs,</i>	140
	<i>L'Homme &amp; la Couleuvre,</i>	171
	I.	
	<i>Jupiter &amp; le Passager,</i>	148
	L.	
	<i>La Lionne &amp; l'Ourse,</i>	189
	<i>Le Lion,</i>	209
	<i>Le Lion, le Singe, &amp; les deux Asnes,</i>	219
	<i>Le Loup &amp; le Chien maigre,</i>	142
	<i>Le Loup &amp; les Bergers,</i>	182
	<i>Le Loup &amp; le Renard,</i>	222
	M.	
	<i>Le Mari, la Femme, &amp; le voleur,</i>	152
	<i>Le Marchand, le Gentil-homme, le Pâtre &amp; le</i>	
	<i>Fils du Roy,</i>	206
	<i>Le Milan &amp; le Rossignol,</i>	158
	P.	
	<i>Le Paysan du Danube,</i>	224
	<i>Les deux Pigeons,</i>	123
	<i>La Perdrix &amp; les Coqs,</i>	186
	<i>Les deux Perroquets, le Roy &amp; son Fils,</i>	195
	<i>Les Poissons, &amp; le Cormoran,</i>	177
	<i>Les Poissons &amp; le Berger qui jouë de la flute,</i>	193
	R.	
	<i>Les deux Rats, le Renard &amp; l'œuf,</i>	168
	<i>Rien de trop,</i>	144
	<i>Le</i>	

## DES FABLES.

S.

<i>Le Singe &amp; le Leopard,</i>	127
<i>Le Singe &amp; le Chat,</i>	156
<i>Le Songe d'un Habitant du Mogol,</i>	217
<i>La Souris metamorphosée en Fille,</i>	135
<i>Le Statuaire, &amp; la Statuë de Jupiter,</i>	133

T.

<i>La Tortuë &amp; les deux Canards,</i>	175
<i>Le Thresor &amp; les deux Hommes,</i>	154

V.

<i>Le Vieillard, &amp; les trois jeunes hommes,</i>	228
---	-----

F I N.

S 2802 (3/4/5)

AB: S 2802

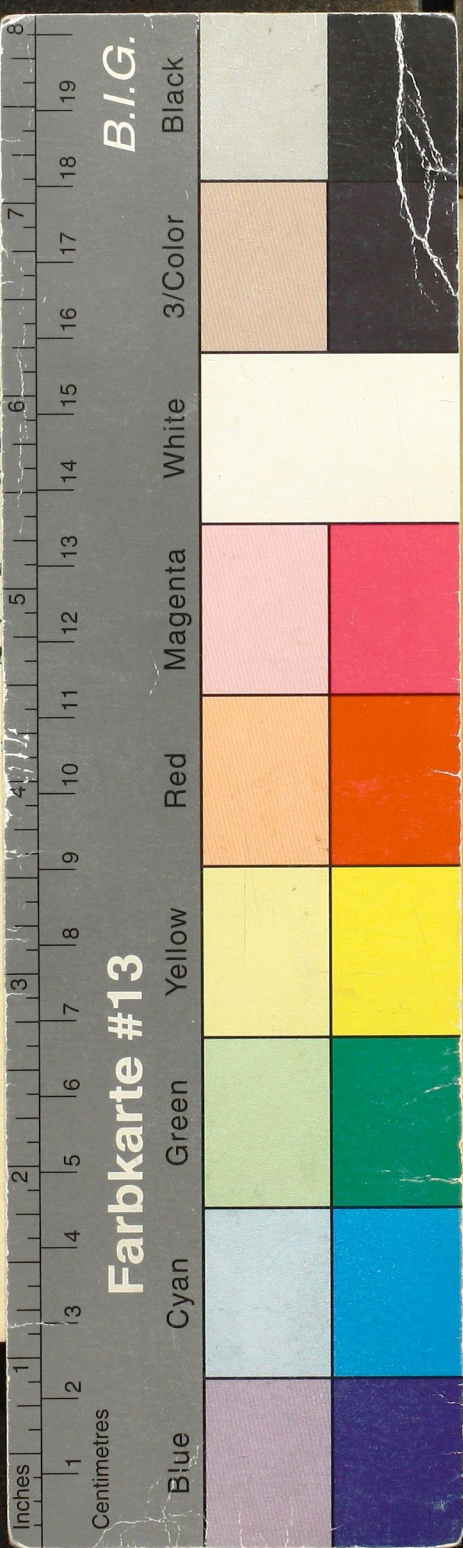
S (3/4/5)

X2829248

DL 3851

(3/4/5)



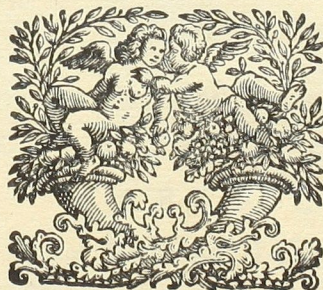


# FABLES CHOISIES.

MISES EN VERS  
PAR MONSIEUR  
DE LA FONTAINE,

*Et par luy revues, corrigées &  
augmentées de nouveau.*

QUATRIÈME PARTIE.



*Suivant la Copie imprimé à Paris, & se vendent*  
A ANVERS,  
Chez la Veuve de BARTHELEMY FOP-  
PENS, au Marché aux Oeufs,  
aux trois Moines.

---

M. DC. LXXXIX.